

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288  
Paris, rue du Retrait, 29, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XXI<sup>e</sup> ANNÉE — N<sup>o</sup> 8 244

Paraît une fois par mois.

AOUT 1899

## CONSÉCRATION DU GENRE HUMAIN au Sacré-Cœur de Jésus

Notre Très Saint-Père le Pape Léon XIII a adressé au monde entier, le 25 mai dernier, une Lettre encyclique que nous nous faisons un devoir de reproduire. Dans cette Lettre, Léon XIII, après avoir rappelé aux fidèles les progrès faits dans la dévotion au Sacré-Cœur, les Consécrations successives et des familles, et des cités, et des provinces, et du monde catholique, nous convie cette fois à consacrer au Divin Cœur le genre humain tout entier. Sa Sainteté consacre au Cœur adorable de Jésus non seulement les catholiques, mais encore les dissidents de tous rites, pour hâter leur retour à l'unité, les hérétiques et les infidèles pour les ramener à la connaissance de la vraie foi. Elle conviait pour le 11 juin, les fidèles disséminés dans le monde entier avec leurs pasteurs, à vouloir bien tous s'unir ce même jour, en un seul acte de foi et d'amour, de dévouement et de soumission au Cœur sacré de Jésus. Nous espérons pour notre part que cet appel du Vicaire de Jésus-Christ a été entendu par tous nos admirables Coopérateurs, et qu'ils auront bien voulu tous prendre part à cette touchante cérémonie.

Notre Saint-Père le Pape avait donné lui-même la formule de consécration. Cette magnifique prière, nous la reproduisons pour que les âmes pieuses puissent de nouveau la redire et la répéter souvent, sûres et certaines d'être ainsi en union avec notre sainte Mère l'Église qui nous l'a dictée par la voix de son Pontife suprême.

# LETTRE ENCYCLIQUE

## DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE

*A Nos Vénérables Frères, les patriarches, primats, archevêques, évêques et autres ordinaires, en paix et en communion avec le Siège apostolique.*

**Léon XIII, Pape**

VÉNÉRABLES FRÈRES, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

**N**OUS AVONS naguère, comme vous le savez, ordonné par lettres apostoliques qu'un jubilé serait célébré prochainement dans cette ville sacrée, suivant la coutume et la règle établies par les anciens. Aujourd'hui dans l'espoir et dans l'intention d'accroître la piété dont sera empreinte cette solennité religieuse, Nous avons projeté et nous conseillons une manifestation éclatante. Pourvu que tous les fidèles Nous obéissent de cœur et avec une bonne volonté unanime et généreuse, Nous attendons de cet acte, et non sans raison, des résultats précieux et durables, d'abord pour la religion chrétienne et ensuite pour le genre humain tout entier.

### Le Sacré-Cœur de Jésus.

Maintes fois, Nous Nous sommes forcé d'entretenir et de mettre de plus en plus en lumière cette forme excellente de piété qui consiste à honorer le Sacré-Cœur de Jésus. Nous suivons en cela l'exemple de Nos prédécesseurs Innocent XII, Benoît XIII, Clément XIII, Pie VI, Pie VII et Pie IX. Tel était notamment le but de Notre décret publié le 28 juin de l'année 1879 et par lequel Nous avons élevé au rite de première classe la fête du Sacré-Cœur.

Mais maintenant, Nous songeons à une forme de vénération plus imposante encore qui puisse être en quelque sorte la plénitude et la perfection de tous les hommages que l'on a coutume de rendre au Cœur très sacré. Nous avons confiance que cette manifestation de piété sera très agréable à Jésus-Christ, rédempteur.

D'ailleurs, ce n'est pas pour la pre-

mière fois que le projet dont Nous parlons est mis en question. En effet, il y a environ vingt-cinq ans, à l'approche des solennités du deuxième centenaire du jour où la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque avait reçu de Dieu l'ordre de propager le culte du divin Cœur, des lettres pressantes émanant, non seulement de particuliers, mais encore d'évêques, furent envoyées en grand nombre et de tous côtés à Pie IX. Elles tendaient à obtenir que le Souverain Pontife voulût bien consacrer au très saint Cœur de Jésus l'ensemble du genre humain. On jugea bon de différer, afin que la décision fût mûrie davantage. En attendant, les villes reçurent l'autorisation de se consacrer séparément si cela leur agréait, et une formule de consécration fut prescrite. Maintenant, de nouveaux motifs étant survenus, Nous pensons que l'heure est arrivée de mener à bien ce projet.

### Empire universel de Jésus-Christ.

Ce témoignage général et solennel de respect et de piété est bien dû à Jésus-Christ, car Il est le Prince et le Maître suprême. En effet, son empire ne s'étend pas seulement aux nations qui professent la foi catholique ou aux hommes qui, ayant reçu régulièrement le saint baptême, se rattachent en droit à l'Eglise, quoiqu'ils en soient séparés par des opinions erronées ou par un dissentiment qui les arrache à sa tendresse.

Le règne du Christ embrasse aussi tous les hommes privés de la foi chrétienne, de sorte que l'universalité du genre humain est réellement soumise au pouvoir de Jésus. Celui qui est le Fils unique de Dieu le Père, qui a la même substance que Lui et qui « est la splendeur de sa gloire et l'empreinte de sa substance » (HEB. I, 3), celui-là nécessairement possède tout en commun avec le Père; Il a donc aussi le souverain pouvoir sur toutes choses. C'est pourquoi le Fils de Dieu dit de lui-même par la bouche du prophète: « Pour moi, j'ai été établi roi sur

Sion, sa sainte montagne; le Seigneur m'a dit: Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, je te donnerai les nations pour ton héritage et les limites de la terre pour ton patrimoine.» (Ps. II, 6-8.)

Par ces paroles, Jésus-Christ déclare qu'il a reçu de Dieu la puissance soit sur toute l'Eglise, qui est figurée par la montagne de Sion, soit sur le reste du monde, jusqu'à ses bornes les plus lointaines. Sur quelle base s'appuie ce souverain pouvoir, c'est ce que nous apprennent clairement ces paroles: « Tu es mon fils. » Par cela même, en effet, que Jésus-Christ est le fils du Roi du monde, il hérite de toute sa puissance; de là, ces paroles: « Je te donnerai les nations pour ton héritage. » A ces paroles sont semblables celles de l'apôtre saint Paul: « Son fils qu'il a établi héritier en toutes choses. » (HEB. I, 2.)

Mais il faut surtout considérer ce que Jésus-Christ a affirmé concernant son empire, non plus par les apôtres ou par les prophètes, mais de sa propre bouche. Au gouverneur romain qui lui demandait: « Tu es donc roi? » Il répondit sans aucune hésitation: « Tu le dis, je suis roi. » (Jean XVIII, 37.) La grandeur de ce pouvoir et l'immensité infinie de ce royaume sont confirmées clairement par les paroles de Notre-Seigneur aux apôtres: « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » (Mathieu XXVIII, 18.) Si toute puissance a été donnée au Christ, il s'ensuit nécessairement que son empire doit être souverain, absolu, indépendant de la volonté de tout être, de sorte qu'aucun pouvoir ne soit égal ni semblable au sien. Et puisque cet empire lui a été donné dans le ciel et sur la terre, il faut qu'il voie le ciel et la terre lui obéir.

Effectivement, il a exercé ce droit extraordinaire et qui lui est propre, lorsqu'il a ordonné aux apôtres de répandre sa doctrine, de réunir les hommes en une seule Eglise par le baptême du salut, enfin de leur imposer des lois que personne ne pût méconnaître, sans mettre en péril son salut éternel!

#### **Droits acquis par Jésus-Christ.**

Mais ce n'est pas tout, Jésus-Christ commande non seulement en vertu d'un droit naturel et comme Fils de Dieu, mais encore en vertu d'un droit acquis.

Car « il nous a arrachés de la puissance des ténèbres » (COLOS. I, 13) et en outre, il « s'est livré lui-même pour la rédemption de tous. » (I TIM. II, 6.) Non seulement les catholiques et ceux qui ont reçu régulièrement le baptême chrétien, mais tous les hommes et chacun d'eux sont devenus pour Lui « un peuple conquis. » (I PET. II, 9.) Aussi, saint Augustin a-t-il eu raison de dire à ce sujet: « Vous cherchez ce que Jésus-Christ a acheté? Voyez ce qu'Il a donné et vous saurez ce qu'Il a acheté. Le sang du Christ est le prix de l'achat. Quel objet peut avoir une telle valeur? Lequel, si ce n'est le monde entier? Lequel, si ce n'est toutes les nations? C'est pour l'univers entier que le Christ a payé un tel prix. » (*Tract. 20 in JOAN.*)

Pourquoi les infidèles eux-mêmes sont-ils soumis au pouvoir de Jésus-Christ? Saint Thomas nous en expose longuement la raison. En effet, après avoir demandé si le pouvoir judiciaire de Jésus-Christ, s'étend à tous les hommes et avoir affirmé que l'autorité judiciaire découle de l'autorité royale, il conclut nettement: « Tout est soumis au Christ quant à la puissance, quoique tout ne lui soit pas soumis encore quant à l'exercice même de cette puissance. » (3<sup>e</sup> P. Q. 59, 4.) Ce pouvoir du Christ et cet empire sur les hommes s'exercent par la vérité, par la justice et surtout par la charité.

#### **L'hommage de consécration.**

Mais à cette double base de sa puissance et de sa domination, Jésus-Christ nous permet dans sa bienveillance, d'ajouter, si nous y consentons de notre côté, la consécration volontaire. Dieu est rédempteur à la fois, il possède pleinement, et d'une façon parfaite, tout ce qui existe. Nous, au contraire, nous sommes si pauvres et dénués que nous n'avons rien qui nous appartienne et dont nous puissions lui faire présent. Cependant, dans sa bonté et sa charité souveraines, il ne refuse nullement que nous lui donnions et que nous lui consacrons ce qui lui appartient, comme si nous en étions les possesseurs. Non seulement il ne refuse pas cette offrande, mais il la désire, et il la demande: « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Nous pouvons donc lui être pleinement agréables par notre bonne volonté et l'affection de no-

tre âme. En nous consacrant à lui, non seulement nous reconnaissons et nous acceptons son empire ouvertement et avec joie, mais encore nous témoignons réellement que si ce que nous donnons nous appartenait, nous l'offririons de tout notre cœur; nous demandons ainsi à Dieu de vouloir bien recevoir de nous ces objets mêmes qui lui appartiennent absolument. Telle est l'efficacité de l'acte dont il s'agit, tel est le sens de nos paroles.

#### **Motifs de cette consécration.**

Puisque le Sacré-Cœur est le symbole et l'image sensible de la charité infinie de Jésus-Christ, charité qui nous anime à nous aimer les uns les autres, il est naturel de nous consacrer à ce Cœur très saint. Agir ainsi, c'est se donner et se lier à Jésus-Christ; car les hommages, les marques de soumission et de piété que l'on offre au divin Cœur se rapportent réellement et en propre au Christ lui-même.

C'est pourquoi Nous engageons et Nous exhortons à accomplir avec ardeur cet acte de piété tous les fidèles qui connaissent et aiment le divin Cœur. Nous désirerions vivement qu'ils se livrassent à cette manifestation le même jour, afin que les sentiments et les vœux communs de tant de milliers de fidèles fussent portés en même temps au temple céleste.

Mais oublierons-nous une quantité innombrable d'hommes, pour lesquels n'a pas encore brillé la vérité chrétienne? Nous tenons la place de Celui qui est venu sauver ce qui était perdu et qui a donné son sang pour le salut du genre humain tout entier. Aussi, Nous songeons avec assiduité à ramener vers la véritable vie ceux mêmes qui gisent dans les ténèbres de la mort; Nous avons envoyé de tous côtés pour les instruire des messagers du Christ. Et maintenant, déplorant leur sort, Nous les recommandons de toute notre âme et Nous les consacrons, autant qu'il est en Nous, au Cœur très sacré de Jésus.

#### **Fruits de cette consécration.**

De cette manière, l'acte de piété que Nous conseillons à tous sera profitable à tous. Après l'avoir accompli, ceux qui connaissent et aiment Jésus-Christ sentiront croître leur foi et leur amour. Ceux qui connaissant le Christ, négligent

cependant sa loi et ses préceptes, pourront puiser dans son Sacré-Cœur la flamme de la charité. Enfin, nous implorons tous d'un élan unanime, le secours céleste pour les infortunés qui souffrent dans les ténèbres de la superstition. Nous demanderons que Jésus-Christ, auquel ils sont soumis « quant à la puissance », les soumette un jour « quant à l'exercice de cette puissance. » Et cela, non seulement « dans un siècle à venir, quand il accomplira sa volonté sur tous les êtres, en récompensant les uns et en châtiant les autres » (*saint Thomas*), mais, dès cette vie mortelle, en leur donnant la foi et la sainteté. Puissent-ils honorer Dieu par la pratique de la vertu, comme il convient, et chercher à obtenir la félicité céleste et éternelle.

Une telle consécration apporte aussi aux Etats l'espoir d'une situation meilleure, car cet acte de piété peut établir ou raffermir les liens qui unissent naturellement les affaires publiques à Dieu.

Dans ces derniers temps surtout, on a fait en sorte qu'un mur s'élevât pour ainsi dire entre l'Eglise et la société civile. Dans la constitution et l'administration des Etats, on compte pour rien l'autorité de la juridiction sacrée et divine, et l'on cherche à obtenir que la religion n'ait aucun rôle dans la vie publique. Cette attitude aboutit presque à enlever au peuple la foi chrétienne; si c'était possible, on chasserait de la terre Dieu lui-même. Les esprits étant en proie à un si insolent orgueil, est-il étonnant que la plus grande partie du genre humain soit livrée à des troubles profonds et battue par des flots qui ne laissent personne à l'abri de la crainte et du péril? Il arrive fatalement, que les fondements les plus solides du salut public s'écroulent lorsqu'on laisse de côté la religion. Dieu, pour faire subir à ses ennemis le châtiment qu'ils avaient mérité, les a livrés à leurs penchants, de sorte qu'ils s'abandonnent à leurs passions et s'épuisent dans une licence excessive.

#### **Nécessité de recourir à Jésus-Christ.**

De là, cette abondance de maux qui depuis longtemps sévissent sur le monde et qui nous obligent à demander le secours de Celui qui seul peut les écarter. Or, qui est celui-là, sinon Jésus-Christ, fils unique de Dieu? « Car nul autre nom

n'a été donné sous le ciel aux hommes, par lequel nous devons être sauvés.» (ACT. IV, 12.) Il faut donc recourir à Celui qui est « la voie, la vérité et la vie ». L'homme a erré, qu'il revienne dans la route droite: les ténèbres ont envahi les âmes, que cette obscurité soit dissipée par la lumière de la vérité; la mort s'est emparée de nous, conquérons la vie. Il nous sera enfin permis de guérir tant de blessures, on verra renaître avec toute justice l'espoir en l'antique autorité, les splendeurs de la foi renaîtront, les glaives tomberont et les armes s'échapperont des mains lorsque tous les hommes accepteront l'empire du Christ et s'y soumettront avec joie, et quand « toute langue confessera que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père.» (PHIL. II, 11.)

A l'époque où l'Eglise, toute proche encore de ses origines, était accablée sous le joug des Césars, un jeune empereur aperçut dans le ciel une croix qui annonçait et qui prépara une magnifique et prochaine victoire. Aujourd'hui, voici qu'un autre emblème béni et divin s'offre à nos yeux. C'est le Cœur très sacré de Jésus, sur lequel se dresse la croix et qui brille d'un magnifique éclat au milieu des flammes. En lui nous devons placer toutes nos espérances, nous devons lui demander et attendre de lui le salut des hommes.

### Reconnaissance de Léon XIII.

Enfin, Nous ne voulons point passer sous silence un motif particulier, il est vrai, mais légitime et sérieux, qui nous pousse à entreprendre cette manifestation. C'est que Dieu, auteur de tous les biens, Nous a naguère sauvé d'une maladie dangereuse. Nous voulons évoquer le souvenir d'un tel bienfait et en témoigner publiquement Notre reconnaissance par l'accroissement des hommages rendus au très saint Cœur.

### Triduum de prières.

Nous décidons, en conséquence, que le 9, le 10 et le 11 du mois de juin prochain, dans l'église de chaque localité et dans l'église principale de chaque ville, des prières déterminées seront dites. Chacun de ces jours-là, les litanies du Sacré-Cœur, approuvées par notre autorité, seront jointes aux autres invocations. Le dernier jour, on récitera la formule de consécra-

tion que Nous vous envoyons, Vénérables Frères, en même temps que ces lettres.

Comme gage des faveurs divines et en témoignage de Notre bienveillance, Nous accordons très affectueusement dans le Seigneur la bénédiction apostolique à vous, à votre clergé et au peuple que vous dirigez.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 25 mai de l'année 1899, de Notre pontificat la vingt-deuxième.

LÉON XIII PAPE.

### FORMULE DE CONSÉCRATION

au Sacré-Cœur de Jésus.

*Très doux Jésus, Rédempteur du genre humain, jetez un regard favorable sur nous, qui très humblement sommes prosternés aux pieds de votre autel. Nous sommes et nous voulons être vôtres; mais pour que nous puissions vous être unis par des liens plus solides, voici qu'en ce jour chacun de nous se consacre spontanément à votre Sacré-Cœur.*

*Beaucoup d'hommes ne vous ont jamais connu, beaucoup vous ont méprisé en transgressant vos ordres; ayez pitié des uns et des autres, ô très bon Jésus, et entraînez-les tous vers votre saint Cœur. Soyez, ô Seigneur, le roi non seulement des fidèles qui ne se sont jamais éloignés de vous, mais aussi des enfants prodigues qui vous abandonnèrent. Faites que ceux-ci regagnent vite la maison paternelle, pour ne pas périr de misère et de faim.*

*Soyez le roi de ceux que des opinions erronées ont trompés ou qui sont séparés de l'Eglise à la suite d'un désaccord; ramenez-les au port de la vérité et à l'unité de la foi, afin qu'il n'y ait bientôt plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.*

*Soyez enfin le roi de tous ceux qui sont plongés dans les antiques superstitions des gentils, et ne refusez pas de les arracher aux ténèbres pour les ramener dans la lumière et le règne de Dieu. Donnez, Seigneur, à votre Eglise, le salut, le calme et la liberté. Accordez à toutes les nations la paix et l'ordre, et faites que, d'une extrémité à l'autre de la terre, résonne une seule parole: Louange au divin Cœur qui nous a donné le salut; à Lui soit honneur et gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.*



# Les Fêtes de Rome

pour la Consécration au Sacré-Cœur de Jésus

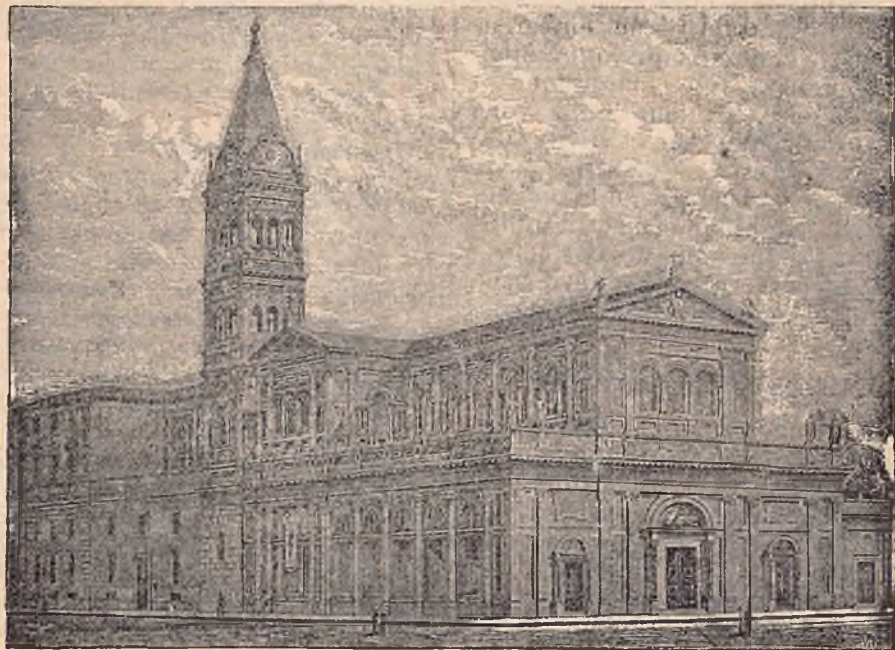


Rome, comme dans le monde entier, trois jours furent consacrés d'après le désir de Léon XIII à la préparation solennelle de la Consécration du genre humain au Divin Cœur de Jésus.

De ces trois jours de fêtes nous ne parlerions pas, si cette année, par suite de la présence à Rome de cinquante-trois archevêques et évêques de l'Amérique du Sud, elles n'avaient revêtu un cachet particulier de grandeur. D'un commun accord, à la suite de

donner lui-même la bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement.

Le Vendredi 9, jour de la fête et premier jour du triduum, les offices se firent solennellement. S. E. le cardinal Macchi distribua pendant près d'une heure la Communion aux fidèles. La grand'messe pontificale fut chantée par S. G. Mgr Gonzalez, archevêque de Quito, et les Vêpres par S. G. Mgr Bogarin, évêque d'Assomption du Paraguay. Ce jour-là le discours de circonstance fut prononcé en italien par S. G. Mgr Brioschi, évêque de Carthagène



Eglise salésienne du Sacré-Cœur de Jésus à Rome.

l'Encyclique du Pape, les évêques résolurent de prendre part à ces fêtes et de faire solennellement la Consécration de leurs diocèses dans notre église du Sacré-Cœur.

Voici d'ailleurs le détail de ces journées mémorables.

Les Fêtes commencèrent le jeudi 8 juin, veille de la solennité du Sacré-Cœur de Jésus, par les premières Vêpres chantées en musique auxquelles officia S. G. Mgr Thomé da Silva, archevêque de Bahia et primat du Brésil. Son Eminence le Cardinal-Vicaire voulut bien

de Colombie qui parla avec grande éloquence de l'amour du Sacré-Cœur pour les hommes et du peu de correspondance de ceux-ci envers Lui. La vaste église était comble et c'était un magnifique spectacle de voir toute cette foule accourue au pied de l'autel du Sacré-Cœur, dans cette même église que Don Bosco a fait élever avec les aumônes du monde entier.

Samedi 10, la messe de communion fut dite par S. G. Mgr Herrera Restrepo, archevêque de Bogota de Colombie. Le soir, le discours fut prononcé en espagnol par S. G. Mgr Soler,

archevêque de Montevideo, devant un magnifique auditoire composé en grande partie d'espagnols et d'américains du Sud, et la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée par S. G. Mgr Alarcon, archevêque de Mexico.

Le dimanche 11: messe de communion dite par S. G. Mgr Tovar, archevêque de Lima, avec grande affluence à la Sainte Table, messe solennelle en musique, à laquelle officia pontificalement S. G. Mgr Ambrosi, évêque de Poggio Mirteto. Enfin le soir eut lieu la cérémonie de clôture du triduum. Tous les Révérendissimes Pères du Concile américain, c'est-à-dire plus de cinquante évêques, s'y étaient donné rendez-vous, pour y faire solennellement la consécration de tous leurs diocèses au Sacré-Cœur de Jésus. Quelle admirable disposition de la Divine Providence, de voir ainsi réunis dans une église élevée par Don Bosco à la gloire du Divin Cœur de Jésus tous ces dignes prélats qui ont reçu avec tant de bonté dans leurs diocèses les Fils de Don Bosco.

Des places spéciales avaient été préparées pour eux dans le chœur ainsi que pour notre vénéré Supérieur général, Don Rua, représentant de toutes les Missions salésiennes d'Amérique. Après le chant du *Veni Creator*,

S. G. Mgr Jara, évêque d'Ancud au Chili monta en chaire et prononça un magistral discours en latin. Prenant pour texte de son allocution, *accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus*, il parla avec éloquence des bienfaits que les hommes et la société en général peuvent retirer de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Pendant quarante minutes il tint son auditoire suspendu à ses lèvres et le laissa sous le charme de la plus salutaire impression. Le chant des Litanies du Sacré-Cœur suivit immédiatement pendant que S. E. le Cardinal-Vicaire se rendait au saint autel pour la bénédiction. Aussitôt après l'exposition du Très Saint-Sacrement, S. G. Mgr Alarcon, archevêque de Mexico et président en ce jour du Concile, prononça d'une voix claire la formule de Consécration. que tous les évêques répétèrent ensemble après lui.

Ainsi se termina ce triduum solennel et ces magnifiques fêtes romano-américaines. La cérémonie religieuse fut suivie d'une réunion intime à l'Oratoire annexé à l'Église du Sacré-Cœur. Don Rua fit lui-même les honneurs de la maison à ses hôtes d'un instant, et tous se séparèrent en emportant dans leur cœur un souvenir durable de ces jours.

---

## MONTMARTRE

---

### CONSÉCRATION DE LA FRANCE AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

---



Après s'être conformé aux désirs de Léon XIII, en prononçant à Notre-Dame de Paris, le 11 juin dernier, la formule de consécration du monde entier au Sacré-Cœur de Jésus, S. E. le Cardinal Richard, voulut le Dimanche suivant, consacrer d'une façon toute spéciale la France au Divin Cœur de Jésus. Il était bien juste que la France eût une cérémonie particulière et sa place était à Montmartre.

Le R. P. Coubé décrivit en paroles de feu la situation qui nous est faite et la nécessité de recourir au Sacré-Cœur.

La nation, dit-il, qui était la perle et le joyau du monde en est devenue la risée, et elle a entendu des étrangers passer devant ses ruines branlant la tête et disant: La voilà donc la nation jadis si parfaite et si belle. *Hæcine urbs perfecti decoris?* Elle a subi toutes les humiliations qui

peuvent courber un front, toutes les angoisses qui peuvent faire saigner un cœur. Elle a vu ses fils les plus vaillants égorgés par l'ennemi, ses fils les plus purs fusillés par leurs frères. Et l'avenir lui apparaît encore plus sombre et plus désolé! Attila n'est plus à nos portes, mais il est dans nos murs. Il s'appelle l'anarchie, et ses hordes, plus sauvages que les Huns, méditent d'arroser avec le sang des prêtres les ruines fumantes de la société. Attila est au milieu de nous, brandissant le fer et la torche; mais où est Geneviève pour le mettre en fuite? L'étranger ne foule plus quelques-unes de nos provinces comme au xv<sup>e</sup> siècle, mais il pénètre partout par la presse cosmopolite et mille influences occultes. L'étranger nous insulte jusque chez nous: mais où est Jeanne d'Arc pour le bouter dehors? Une coalition de forces sataniques s'est formée contre notre pays, et son but, je ne crains pas de le dire tout haut, c'est de tuer notre pays. L'heure est grave, décisive. Jamais la France, depuis son origine, n'a traversé une crise aussi redoutable, couru un tel danger.

On veut la tuer par tous les moyens, la noyer dans la boue et le sang, la déshonorer aux yeux de l'Europe et la démembrer, en finir, en un mot, avec elle comme jadis avec l'Irlande et la Pologne. C'est le mot d'ordre sorti de l'enfer, adopté par les officines ténébreuses où l'on conspire avec l'enfer, approuvé par l'étranger qui convoite notre héritage. Et le mot d'ordre s'exécute lentement, habilement, et nous assistons à l'œuvre impie, effroyable, la mort dans l'âme, les mains liées par une secte impie, impuisants ! Ah ! un sauveur ! mon Dieu ! Un sauveur ! car nous périssons : *Domine, salva nos, perimus !*

Ce Sauveur, messieurs, ne peut être que le Dieu offensé par nos fautes. Lui seul peut nous relever, puisque seul il peut nous pardonner. Mais pour cela il faut que la France coupable lui crie son repentir, que cette consécration jaillisse bien du cœur de la France pénitente et désormais vouée au Sacré-Cœur : *Gallia penitens et devota.*

Pour bien saisir toute la portée providentielle de la Consécration, il faut aller jusq'au fond de la pensée qui suscite la guerre diabolique dont nous sommes l'objet. Le prédicateur a voulu la scruter et il en a fait sortir un nouvel argument pour sa confiance dans un avenir meilleur.

Savez-vous, messieurs, une autre raison qui doit nous donner l'espoir d'être entendus par Dieu et d'échapper à la rage des ennemis de notre pays ? C'est le motif même de cette rage. Ce que les forces conjurées de l'enfer et des loges, de l'anarchie et du cosmopolitisme veulent tuer en tuant la France, c'est la nation catholique, la nation capable encore, malgré ses propres défaillances, de relever le catholicisme dans le monde. Si la France meurt, le soldat de Dieu meurt, l'épée de l'Eglise est brisée, la source des missions est tarie. Adieu les vaillants missionnaires qui portaient si loin le nom de Jésus ! Adieu les beaux zouaves qui auraient pu délivrer la Papauté ! Oh ! que de belles choses mourraient sur la terre, si la France venait à mourir ! Mais tant que la France vit,

elle a beau s'endormir dans l'oubli de sa vocation, elle reste capable d'un superbe et soudain réveil ; elle a au cœur un ressort immortel, qui peut tout à coup se détendre et la faire bondir ; elle peut reprendre sa grande épée chevaleresque, abattre l'anarchie, le cosmopolitisme et la franc-maçonnerie qui l'outragent ; oui, elle le peut, la France ! Elle peut dominer de nouveau le monde, et, avec son prestige retrouvé, avec les ressources que la civilisation met aujourd'hui au service de

l'idée, entraîner des peuples entiers à sa suite aux pieds de Jésus-Christ, son Roi bien-aimé.

Voilà ce que saut l'enfer. Voilà ce qu'il redoute. Il ne veut plus d'une France catholique, cette belle création surnaturelle du Cœur de Jésus. Il ne veut même pas d'une France impie, car une France impie ne resterait pas telle pendant longtemps. Le bon sens et le cœur reprendraient bientôt le dessus : jamais, en effet, comme l'a dit Léon XIII, elle ne s'est égarée tout entière ni pour longtemps : *neq tota neq diu desipuit.* La crainte d'une résurrection catholique de la France, voilà, messieurs, la clef de la plupart des événements contemporains. Et c'est parce que les sectes prévoient cette résurrection qu'elles redoublent de rage pour l'empêcher. J'en conclus que nous devons espérer. Il est dit dans l'Apocalypse que le démon ayant reçu le pouvoir de persécuter l'Eglise s'agita avec fureur parce qu'il savait que son temps serait court. *Descendit diabolus habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet.*

Il en est de même aujourd'hui. Si Satan, incarné dans la franc-maçonnerie, s'agite avec tant de rage contre tout ce qui est saint, c'est parce qu'il sent que l'empire lui échappe et que son temps va finir.

Mais il faut savoir tirer de tous ces enseignements les conséquences pratiques, ou plutôt les rappeler et les exécuter sans retard. La bonté, la puissance du Cœur de Jésus ne peut pas nous dispenser de la collaboration de nos efforts. La France doit donner ses pénitences et son dévouement au Sacré-Cœur, pour que



TABLEAU DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.  
dans l'église salésienne de Rome.



le Sacré-Cœur puisse la sauver: *Gallia penitens et devota*. Et la France, à cet égard, c'est l'ensemble des âmes fidèles depuis les petits enfants jusqu'aux hommes.

Ne sentons-nous pas que ce qui nous manque en ce moment, pour enrayer le mal et ruiner le domination du démon, oui, ce qui n'arrive pas au degré voulu, c'est la collaboration de la pénitence effective, de l'expiation généreuse sans laquelle la colère divine ne s'apaise pas. Comme le disait encore si bien le P. Coubé, pour apaiser la tempête qui menace de nous engloutir, il ne suffit pas d'avoir une puissance infinie, de pouvoir faire le geste souverain et si beau qui abattait les vents sur la mer de Tibériade. Cette puissance peut être liée par la justice, forcée même de se

tourner contre nous pour nous châtier. Ce qu'il faut c'est un amour infini, un amour qui toujours pardonne, inlassable dans sa longanimité, ses miséricordes, qui l'emporte sur la justice et décide la puissance en notre faveur. Or, cet amour se trouve dans le Cœur de Jésus, comme dans sa source, son organe, son mystérieux symbole.

Que tous les fidèles entrent résolument dans ces vues, qu'ils unissent leurs sacrifices bien étroitement à celui de la grande Victime et qu'ils se transforment en autant de victimes volontaires, pour le salut de notre pays, alors nous serons à la hauteur des circonstances et le Sacré-Cœur pourra réaliser toutes les promesses qu'il nous a tant de fois répétées de nous sauver.

## XII<sup>e</sup> CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL A LOURDES

du lundi 7 au vendredi 11 août 1899

**N**OUS recevons de S. G. Mgr Doutreloup, évêque de Liège et notre insigne bienfaiteur, un chaleureux appel en faveur du 12<sup>e</sup> congrès eucharistique international qui doit se tenir cette année à Lourdes, sous la présidence de S. E. le Cardinal Langénieux, archevêque de Reims, représentant N. S. P. le Pape Léon XIII.

Ne pouvant reproduire en entier cette magnifique circulaire, nous nous faisons cependant un devoir de transmettre à nos dévouées Coopératrices et zélés Coopérateurs notre très vif désir de les voir prendre part à ces belles cérémonies.

Lourdes, vous ne l'ignorez pas, est devenu depuis quelques années, la ville par excellence de la Sainte Eucharistie, la procession de la Fête-Dieu y est presque quotidienne et les guérisons les plus éclatantes se produisent sur le passage du Très Saint-Sacrement.

Les foules ont vu et elles ont cru; elles ont prié le jour, la nuit, les bras en croix; elles ont baisé la terre pour la conversion des pécheurs; plus de respect humain. Les communions se sont multipliées et se multiplient tous les jours davantage. C'est le triomphe de Jésus par Marie; c'est la glorification de Marie par Jésus.

C'est de Lourdes qu'est parti l'appel fait en faveur des Congrès eucharistiques, n'était-il pas juste et opportun que le siècle de l'Immaculée-Conception, qui va finir, l'entendit répéter une dernière fois, et avec la même universalité, en ce lieu béni où, depuis son apparition l'Immaculée-Conception n'a cessé de préparer, par une suite ininterrompue de prodiges et de merveilles, le jour du salut,

l'avènement du règne social de son Fils, le Christ Rédempteur?

C'est ce qu'ont pensé les organisateurs des Congrès Eucharistiques, et à leur tête Mgr Doutreloup, qui en a soumis le projet à Notre Très Saint-Père le Pape, qui l'a approuvé de grand cœur, l'a encouragé et béni tout particulièrement.

Que tous les amis de Jésus et de Marie, donnent donc avec foi leur concours bienveillant à cette noble entreprise.

*Cartes de Congressistes.* Toute adhésion au Congrès jointe à une offrande minimum de 10 francs, donne droit à une carte de congressiste, nominative et personnelle, et au compte rendu du Congrès. La carte de congressiste permet d'assister:

- 1<sup>o</sup> Pour les hommes, ecclésiastiques et laïques, aux réunions de sections;
- 2<sup>o</sup> Pour les ecclésiastiques, aux réunions sacerdotales;
- 3<sup>o</sup> Pour les dames, aux réunions qui leur sont spéciales;
- 4<sup>o</sup> Pour tous, aux assemblées générales et aux cérémonies religieuses, avec place réservée.

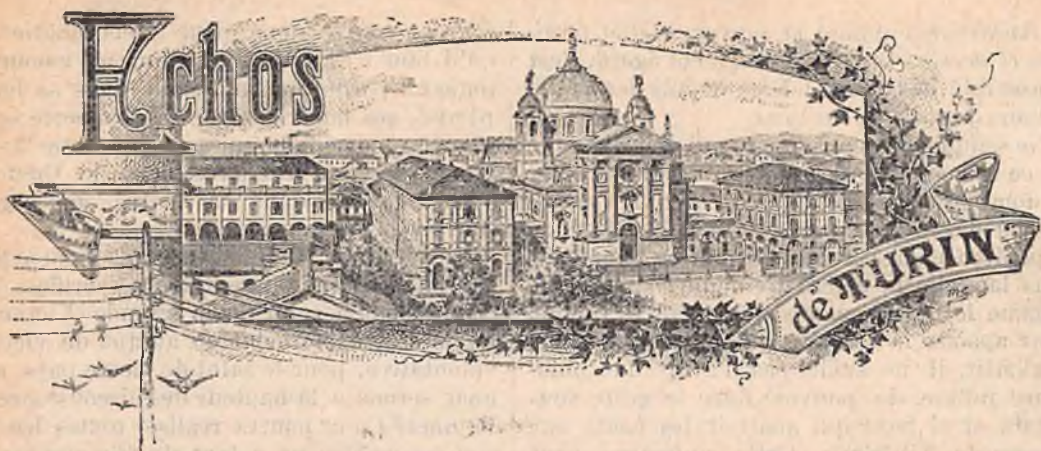
*Conditions de voyage et de séjour.* Tout adhérent au Congrès recevra du Secrétariat général une note spéciale lui donnant, avec les réductions de prix consenties par les Compagnies du chemin de fer, l'indication des conditions de séjour dans les hôtels et villas de Lourdes.

*Correspondance.* Les offrandes et demandes d'inscription et de renseignements peuvent être également adressées:

A M. DE PELERIN, secrétaire général du Comité permanent, 5, rue Bayard, Paris.

Au R. P. Supérieur des Pères de la Grotte, à Lourdes (Hautes-Pyrénées).

Ou à M. le chanoine Lucas, secrétaire de Mgr l'évêque de Liège (Belgique).



## Le 24 juin à Valdoeco

CHAQUE année nous ramène les mêmes dates. Pour des indifférents, ce serait fatidique, mais pour des cœurs d'enfants, elles ne reviennent jamais assez vite. Le 24 juin se fête de longue date à Valdoeco, et cependant chaque année c'est avec un nouveau plaisir qu'on le voit revenir. C'est que le 24 juin c'est la fête du Père de toute la famille salésienne, Don Bosco, vivant encore au milieu de nous en la personne de Don Rua.

Poètes et prosateurs l'ont fêté à l'envi ce jour solennel. Deux séances académiques ne suffirent même pas pour arrêter les flots débordants d'éloquence. A l'Italie se joignirent les trois autres nations catholiques représentées à l'Oratoire, France, Espagne et Autriche, pour redire dans une autre langue les mêmes vœux et les mêmes souhaits.

Au repas de famille, des toasts chaleureux fêtèrent encore plus particulièrement le nouveau Jean-Baptiste, notre bon Père D. Rua. D. Bosco s'appelait Jean, c'était donc bien le jour de sa fête, mais Don Bosco pour ses enfants n'est pas mort, il leur a laissé un autre lui-même qui le supplée sur la terre, et Don Rua, quoique s'appelant Michel, n'a pas voulu changer le jour de fête. Voilà comment saint Jean-Baptiste est et restera encore longtemps, nous l'espérons, le patron de notre Père. C'est le vœu, qu'au nom de tous les Confrères et Coopérateurs français, exprimait à Don Rua un des rares représentants

de la France à Turin. En cela nous nous sommes crus l'interprète fidèle de tous et ne craignons pas l'affirmation du contraire.

## S. E. le cardinal Richelmy archevêque de Turin

DANS le dernier consistoire tenu au Vatican, parmi les distingués prélats élevés à la pourpre cardinalice, outre Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse, se trouvait aussi Mgr Richelmy, archevêque de Turin. Père, conseiller et ami de notre pieuse société, nous ne pouvons mieux faire que célébrer avec joie cet heureux événement.

D'abord évêque d'Ivrée, puis archevêque de Turin, Mgr Richelmy a toujours marqué pour la famille salésienne le plus vif intérêt. De nouvelles maisons furent ouvertes sous sa haute protection tant dans le diocèse d'Ivrée que dans celui de Turin et son amour pour Don Bosco s'est reporté naturellement sur ses enfants. Aussi voyons-nous tous en cette nouvelle dignité une bénédiction spéciale de la Vierge de Valdoeco, que Son Eminence venait encore fêter avec nous au 24 mai dernier.

## Nos hôtes.

AVANT de se rendre à Rome pour le Concile américain, trois des évêques de l'Amérique du Sud, voulurent bien honorer de leur présence notre Maison-Mère de Turin et accepter l'hospitalité salésienne.

Ce sont LL. GG. Mgr Thomé da Silva, archevêque de Bahia au Brésil, Mgr Bogarin, archevêque de l'Assomption au Paraguay et Mgr Angel Jara, évêque d'Ancud au Chili.

Ce dernier voulut même rester plusieurs jours avec nous et accepta avec le plus grand plaisir l'invitation de vouloir bien présider les fêtes de Notre-Dame Auxiliatrice, comme nous l'avons déjà dit.

Avant d'être élevé à la dignité épiscopale, Mgr Angel Jara était le Directeur général des

voir un tel ami et bienfaiteur. Nous prions Don Bosco, qui du haut du ciel veille sur ses amis, de vouloir bien le recommander d'une façon toute spéciale à Notre-Dame Auxiliatrice, pour qu'Elle daigne bénir et féconder ses entreprises apostoliques.

Au dernier moment une grave nouvelle nous arrive de Rome. Mgr Angel Jara serait tombé dangereusement malade. Nous le recommandons vivement aux prières de tous nos lecteurs.



### Saint-Pierre de Canon.

**L**A solennité de Notre-Dame Auxiliatrice a revêtu cette année à Saint-Pierre de Canon un double caractère. Reine Salésienne et reine du sacerdoce, Marie a permis aux enfants de D. Bosco d'honorer du plus chaleureux accueil quelques membres du clergé diocésain. — Venus pour fêter le dixième anniversaire de leur prise, ils ont bien voulu rehausser l'éclat de nos cérémonies par leur présence à l'autel, où même les servants étaient prêtres. Au nombre de neuf ils formaient aux pieds de notre Mère une précieuse et imposante couronne.

Dix années d'apostolat! dix années de sacrifice! Ils sont nos aînés, ils nous montrent la route du devoir saintement parcourue. Mais grâce à Dieu et pour le bien des populations provinciales, leur mission n'est pas terminée.

*Tu es sacerdos in æternum!* Oh! que ce cri lancé par cinquante poitrines de jeunes gens a dû retentir dans leur cœur!

Ils sont prêtres pour toujours! Prêtres ici-bas, martyr sans trêve, prêtres là-haut, triomphe suprême dans les enivrantes délices du paradis sacerdotal! C'est là qu'ils recevront le sublime merci de Dieu: *Juravit Dominus et non pœnitēbit eum.* Ce divin cantique, cet hymne d'espoir termine le saint sacrifice.

Après les émotions intérieures, admirons un instant la superbe décoration encore enveloppée d'encens.

Le fond du sanctuaire est orné par des mains de fée! Sur l'azur de la draperie scintille une étoile dont les clartés viennent illuminer le front de la Madone de Don Bosco.



S. G. Mgr ANGEL JARA  
évêque d'Ancud (Chili.)

Coopérateurs salésiens du Chili. C'est dire assez s'il est Salésien de cœur, et si les Œuvres de Don Bosco possèdent en lui un ardent défenseur et un zélé protecteur. Aussi nos maisons de Talca et de Conception ont-elles fêté l'année dernière avec joie et bonheur le nouvel élu du siège épiscopal d'Ancud. Les prémices de son ministère pastoral furent la Conférence que Sa Grandeur voulut bien faire elle-même aux Coopérateurs salésiens dans la ville de Talca et depuis, nous ne pouvons que nous féliciter d'a-

Un peu au-dehors, une hostie et un calice, formés des éblouissantes lueurs de l'acétylène, surmontent le tabernacle.

Tous les plus des tentures se détachent vivement en relief, les nuances se fondent inondées de lumière. Le soleil lui-même vient mêler ses flots d'or à la lueur vacillante des cierges. Bientôt les derniers accords de la musique sacrée se taisent, les vapeurs d'encens se dissipent, l'éclat de l'illumination s'adoucit, disparaît.

Au sortir de la chapelle nos hôtes vont faire une promenade apéritive, en attendant l'heure du repas. On a disposé pour eux un agreste réfectoire au milieu d'une verdoyante clairière.

Les agapes fraternelles sont à peine terminées, quand la brise apporte jusqu'aux convives les harmonies de la musique instrumentale.

Les amis de nos Œuvres nous sauront gré de leur faire connaître les sympathies qui entourent les Salésiens dans ce cher pays de Provence.

« Messieurs, dit une voix bien connue, dans un toast chaleureux, pour que notre fête réponde pleinement à nos vœux, il fallait une terre sacerdotale, la beauté d'un site enchanteur, l'imprévu. Nous avons eu tout cela, et nous l'avons eu surabondamment.

» Une terre sacerdotale? Pouvions-nous mieux choisir? Ici tout respire l'air sain et fortifiant qui fait germer et développer les vocations. Nous voici donc réunis dans un lieu bien propre à ressusciter en nos cœurs les souvenirs d'autrefois.

» Si le but du prêtre est l'ascension perpétuelle vers l'idéal moral, ce goût des beautés qui le rapprochent de Dieu n'éteint pas en lui l'amour de la nature. Si le cœur du prêtre vibre en face des grandes causes, son âme se complait au milieu des œuvres du Créateur.

» Où donc, plus qu'à Saint-Pierre, règne la poésie des champs? Dans ce bois plein de fraîcheur, d'ombre et de souvenir, l'imagination peut encore évoquer les saints qui en ont parcouru les solitudes.

» Il fallait enfin l'imprévu. Qui de vous, Messieurs, s'attendait aux surprises ménagées depuis ce matin. Ces chants, cette splendeur du culte que l'on ne rencontre qu'ici. Enfin cette dernière gracieuseté, cette aubade exécutée avec tant de maëstria, écoutée avec tant de plaisir.

» Aussi de tout cœur et au nom de tous mes anciens condisciples, je suis heureux de remercier le Père Supérieur de sa grande bonté et tous ces jeunes gens de la superbe réception à laquelle nous ne nous attendions pas.»

Le temps est devenu menaçant, aussi devance-t-on les vêpres pour permettre à ces Messieurs de rentrer chez eux avant l'orage.

Résultat qui hélas! n'a pas été obtenu car la pluie a dû les surprendre au retour. La fête sacerdotale un peu hâtée, se termine donc par le salut solennel.

Cette visite nous est un gage, après tant d'autres, du cordial intérêt que nous portent MM. les ecclésiastiques du diocèse d'Aix.

De notre côté nous sommes heureux de saisir cette nouvelle occasion pour proclamer notre entier dévouement et notre généreuse coopération aux œuvres de leur zèle sacerdotal.

Notre fête familiale n'est pas encore terminée. Après le départ de nos bienveillants touristes, à la tombée de la nuit, nous commençons la procession aux flambeaux. Nous ne nous attarderons pas à décrire les poétiques impressions de cette manifestation religieuse; on excusera cependant notre témérité, d'avoir songé un instant aux roches de Massabielle, quand les gracieux contours de ce serpent de feu se déroulaient sur notre colline. A ceux qui trouveraient notre comparaison hardie, nous répondons par une cordiale invitation si l'heure tardive de la cérémonie ne les éloigne pas de nos retraites. Les saintes émotions, pour être moins intenses qu'à Lourdes, n'en ont pas moins de fortifiante douceur.

O vous tous qui avez assisté à ces effusions, n'avez-vous pas été remués jusqu'au fond de l'âme quand, tout près de Marie, vous avez proclamé bien haut, en présence de tous, votre fidélité à son service et sollicité sa maternelle protection!

La dernière station se fait aux pieds de la grotte où Notre-Dame Auxiliatrice apparaît au milieu d'un parterre aux multiples reflets. Là encore, de l'acétylène! décidément ce gaz aux tons si doux est la suprême ressource des solennités. Bientôt les dernières gerbes d'un feu d'artifice minuscule éclairent la façade du vieux monastère. Les échos retentissent une dernière fois et tout se tait dans le silence de la nuit.

**Salon.** — *Fête salésienne.* — Chaque année Salon se fait un plaisir de célébrer une fête religieuse en l'honneur et au profit de l'Œuvre de Don Bosco. Renvoyée depuis plusieurs mois pour des raisons majeures, cette fête a eu lieu le dimanche 4 juin.

A la grand'messe, la vaste nef de Saint-Laurent, que les parents des nombreux enfants affiliés à la Congrégation de l'Enfant-Jésus venaient de vider, s'est de nouveau remplie. Car la population salonnaise aime beaucoup les Salésiens, dont elle peut admirer aisément les multiples bienfaits. Don Binelli officiait. Les novices et les jeunes élèves de son école cléricale servaient à l'autel et exécutaient les chants. Pour rehausser l'éclat de la cérémonie, l'habile directeur de la maîtrise salésienne de Saint-Joseph de Marseille, Don Grosso, était venu exercer à Saint-Pierre de Canou

les jeunes élèves qui nous ont ainsi fait entendre une grand-messe en musique et surtout divers morceaux de plain-chant, exécutés dans toute la pureté grégorienne. On eût dit les chanteurs de Saint-Gervais, tant le rythme était observé, les nuances saisies, tant surtout le plain-chant avait sur ces lèvres cet accent profondément religieux qui devrait toujours être sa caractéristique. Oh ! comme des offices aussi religieusement chantés élèvent et pénètrent l'âme ! Nous ne devons pas oublier la musique instrumentale de l'École salésienne, qui s'est fait entendre plusieurs fois dans les diverses phases de cette fête.

M. le Curé, en remerciant les Pères de Saint-Pierre, n'a pu s'empêcher d'exprimer son rêve, le projet qu'il caresse depuis longtemps, d'attirer à Salon même les novices salésiens, qui édifieraient davantage la population, rehausseraient les cérémonies de Saint-Laurent, sans préjudice de Saint-Pierre de Canon, où les petits viguerons continueraient leur œuvre, sociale à tant de titres.

C'est M. le vicaire général Penou qui, le soir aux Vêpres, nous a édifiés et émus de sa chaude et intéressante parole, en nous parlant de la charité et des bienfaits sociaux de l'Œuvre salésienne. Groupant avec talent autour de deux anecdotes, dramatiques dans leur naïve simplicité, des considérations générales, il a su captiver son auditoire et, nous le savons, délier les bourses.

Si nous ajoutons que, dans la belle salle de l'Œuvre de la Jeunesse, après un repas de 55 couverts que la bonté inépuisable du pasteur a fourni à ses hôtes d'un jour, musique, chansonnettes et suaves romances ont regalé l'assistance, personne ne trouvera exagéré le mot par lequel M. le Curé avait caractérisé cette belle fête : Fête de la charité, fête de l'éloquence, fête de la joie chrétienne.

(Semaine religieuse d'Aix, du 11 juin.)

**Eyguières.** — Le 18 juin, la population d'Eyguières se réveillait au son d'une joyeuse fanfare. — *Qu'es aco ?* demandaient ceux qui n'avaient pas entendu le prône le dimanche précédent. — *Ei san Verume de la Gleiso*, répondaient les élèves des Frères, massés à l'école Saint-Louis pour assister à l'arrivée de nos visiteurs.

Et en effet, ce jour-là on célébrait la vraie fête de saint Vérédème, patron de la paroisse.

Vérédème, né vers l'an 660, en Grèce, ermite à Eyguières, à Verquières et dans le Gard, sacré évêque d'Avignon en 700, mourut en 720. Dès le onzième siècle il fut donné comme patron à Eyguières et sa fête fut fixée au 17 juin, jour anniversaire de sa mort. Depuis 1550, pour s'accommoder aux désirs de la population on changea plusieurs fois la date de la fête. Enfin, depuis le commencement du siècle, l'Église laissant l'autorité civile organiser sa fête mondaine le deuxième

dimanche de septembre, est revenue au 17 juin pour la fête religieuse. C'est ce qu'apprenaient à ceux qui pouvaient l'ignorer les clergeons des Frères. Quant à la joyeuse fanfare elle était menée par les jeunes virtuoses de la communauté de Saint-Pierre de Canon. Le doyen d'Eyguières, qui ne se borne pas à l'ornementation de l'Église, mais qui a surtout à cœur de rehausser le culte religieux, de conserver ou de faire revivre les traditions locales, avait invité à la fête patronale tout le personnel de l'établissement salésien de Saint-Pierre.

Après une marche de 14 kilomètres, la plupart des jeunes gens ont fait la sainte communion à une messe qu'a célébrée pour eux M. le doyen, à 6 h. <sup>1</sup>/<sub>2</sub>. La grand-messe et les vêpres ont été présidées par le dévoué supérieur Don Binelli. Des parties chantées en musique alternaient avec le chant grégorien des morceaux liturgiques. La fanfare, habilement dirigée, retentissait sous les voûtes sonores de l'Église. Aux vêpres, M. le doyen montant en chaire, a tracé à grands traits la vie et l'œuvre de Don Bosco le thaumaturge. Il a soulevé son auditoire lorsque, par un mouvement d'éloquence tout spontané, se tournant vers ces jeunes gens que sa parole avait émus déjà jusqu'aux larmes, il les a invités, quelle que fût leur vocation, à s'inspirer toujours des exemples et des enseignements de leur père. Prévoyant le jour où quelques-uns prendraient le chemin du martyr en prenant la route des missions, il a commenté éloquentement les belles paroles de l'Écriture : « Qu'ils sont beaux les pieds de ces messagers de l'Évangile ! »

Toutes les quêtes de la journée ont été faites en faveur des œuvres salésiennes. La population ne s'est pas contentée de verser de généreuses offrandes dans la bourse du Père Supérieur, elle s'est empressée de fournir abondamment les tables dressées dans l'établissement des Frères, elle a offert des dons en nature, du linge, etc.

La colonne de nos visiteurs, précédée du drapeau du Sacré-Cœur, a plusieurs fois traversé nos rues au son de la musique. De toute part on saluait et on applaudissait. Pour témoigner leur reconnaissance de cet accueil sympathique, nos jeunes virtuoses ont donné un concert musical dans la cour de l'école Saint-Louis. Puis, au son d'un pas redoublé, toute la colonie a repris le chemin de Saint-Pierre.

Merci à nos hôtes, et au revoir.

(Semaine religieuse d'Aix, 25 Juin.)





## BETHLÉEM

Par monts et par vaux.

« *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* » Ces paroles déjà si consolantes pour ceux qui ont une même famille, un même langage, une même patrie, le sont bien plus encore pour des individus que n'unissent entre eux, ni les liens du sang, ni ceux du pays d'origine, qui n'ont pas le même caractère et qui, la première fois qu'ils se sont vus, se sont regardés comme des étrangers. Par les liens puissants et doux de la charité, la religion a réuni tous ces inconnus en une seule famille et a créé parmi eux la fraternité évangélique. Ils ont obéi à un même Père que chaque peuple a fait sien — car lui-même les a aimés tous tendrement. — La force de cette union si reconfortante s'est manifestée d'une façon plus vivace encore lors de notre dernière excursion chez nos confrères de Beitgemal.

Chaque printemps ramène, en effet, avec Pâques, une grande promenade que Don Belloni se plaît toujours à accorder après les examens semestriels. Le mauvais temps ne nous permit pas de la faire à l'époque habituelle, le lundi de Pâques — et la partie fut remise au Patronage de Saint-Joseph, fête patronale de l'École agricole de Beitgemal.

Des affaires urgentes appelèrent Don Belloni à Nazareth; il ne put ainsi prendre part à notre excursion.

Le 21 avril, au soir, tout était prêt. Les vaillants, au nombre de 65 environ se divisèrent en deux groupes: les musiciens, une trentaine, avec leurs maîtres d'ateliers, coadjuteurs salésiens; les « pékins » - trente-cinq - avec quelques confrères clercs.

Après les prières du soir, les musiciens, en uniforme, avec leurs instruments, et accompagnés fort à propos de huit montures des plus pacifiques, partirent en avant. De loin, ils ressemblaient assez à un petit détachement d'éclaireurs dont les armes retentissantes réfléchissaient le doux reflet de l'astre des nuits. — Bon voyage, Messieurs! Pas de mauvaises rencontres. Espérons que les hyènes, les chacals et les sangliers vous laisseront tranquillement traverser leurs repaires.

Mais pourquoi ne pas les suivre? — Par la raison bien simple que le pauvre chroniqueur est attendu au dortoir. — Bonsoir!

## De Bethléem à Hausane et à Beitgemal.

Minuit! c'est l'heure des crimes! Tant pis! — Debout! dormeurs, et en avant! — Tout se fit prestement. A une heure, n'ayant réveillé que la garde turque aux portes de Bethléem, nous étions sur la route d'Hébron. Laissant à droite *Beitgiallah*, endormi au milieu des oliviers, nous récitons les prières du matin. Le ciel est pur; Phébé, toute resplendissante, nous sourit; la nature, recueillie, respecte notre recueillement. Comme il fait bon prier dans le calme de la nuit!

Arrivés aux Vasques de Salomon, nous laissons la grande route pour nous engager dans un sentier rocailleux, lit d'un torrent en hiver. Pas n'est besoin de moukres; un confrère, qui n'en est plus à ses premières épreuves, conduit la caravane. Deux pauvres ânes, plus faibles que ceux qui les ont loués, portent quelques petites provisions pour notre déjeuner.

A deux heures et demie nous passons en vue de *El-Koudr*, ou Saint-Georges. Ce petit village est pour Jérusalem et les villes de Palestine ce qu'est Charenton pour Paris — avec cette différence qu'il y a ici moins de fous qu'à Charenton... C'est peut-être à cause de la vénération qu'ont les Turcs pour ces pauvres déséquilibrés. — Laissons dormir les fous, et regardons où nous mettons le pied si nous ne voulons pas nous rompre le cou.

Par un sentier autrefois route romaine, serpentant au travers des ronces et des rochers, nous arrivons à *Hausane*. C'est un petit village bâti au pied d'une montagne, en tête d'une agréable vallée plantée de figuiers, de citronniers et d'oliviers. Nous ne pouvons nous y arrêter que pour faire boire à nos petits voyageurs un peu de *harag* (espèce d'eau-de-vie) qui les réchauffe: la rosée est abondante dans ces pays-ci. A la première halte que nous ferons, nous déjeunerons. Il est 6 heures quand nous arrivons à *Alar-es-Sifleh*. Une source limpide (ô bonheur) nous fournit de l'eau en abondance. Du pain, du fromage, un doigt de vin, c'est le menu, ô muse champêtre! Quel délicieux repas! que les pères de Virgile auraient bien fait de venir nous jouer leurs airs favoris sur leurs légers chalumeaux!

Mais il faut se presser. Impossible de décrire toutes les beautés sauvages que nous rencontrons à travers un pays désert parsemé de charmantes, mais très rares oasis. A l'origine, une famille s'est établie là; cette famille a formé une tribu et cette tribu a donné lieu à un nouveau village. Les grottes ne manquent pas sur les flancs des montagnes, autrefois fertiles ou boisées, aujourd'hui dénudées. Les oiseaux sont rares dans ces solitudes. Dans le village seulement il est possible de trouver un peu d'eau, c'est bien alors



**DON MICHEL RUA**

Recteur Majeur de la Congrégation salésienne.

(Photographie faite en Espagne, février 1899.)

que l'on connaît le prix du verre d'eau donné au nom de Notre-Seigneur!

Traversant la vallée appelée *Ouaddy-er-Romancy* ou vallée des Grenadiers, et celle nommée *Ouaddy-en-Nagil*, nous apercevons enfin, la riante campagne de Beitgemal, et au sommet d'une colline, bâti comme un nid d'aigle, voici l'Orphelinat agricole de Saint-Joseph. Les échos répétèrent les cris de joie de ces nouveaux enfants de Dieu, en vue de la Terre promise. Même nos deux Aliborons, effrayés, ou pressentant quelque grand événement, jetèrent les hauts cris, auxquels répondirent leurs congénères qui paissaient dans la plaine. A 9 heures, nous étions à *Aïn-Fatih*, vaste enclos potager sur la limite de notre propriété. Il fallait attendre les retardataires, les deux ânes et leurs piteux cavaliers.

L'excellent confrère qui nous guidait a tenu absolument à dire la messe à Beitgemal. Dans les épanchements qu'il a eus avec la douce Victime, Jésus l'aura certainement récompensé de ces huit heures de marche pénible, à jeun, qu'il a vaillamment fournies de Bethléem à Beitgemal.

### A Beitgemal

Don Cantoni, Directeur, et Don Vincent, Préfet, se multiplient pour nous loger tous le mieux qu'ils peuvent. Les élèves de l'Institut agricole cèdent volontiers leurs couchettes à leurs frères de Bethléem; ils coucheront par terre, sur des couvertures ou sur des nattes. Il n'est pas jusqu'aux confrères qui ne veuillent céder leurs lits. Ils s'arrangeront pour la nuit, ils dormiront sur de la paille, sur des canapés, etc. N'est-ce pas là vraiment la charité évangélique! et n'est-il pas juste de répéter encore: « *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* »

Le soir, vers 6 heures, tous nos enfants, ie crois, s'approchèrent du Sacrement de Pénitence. Ils comprenaient que la vraie joie n'habite que dans les cœurs qui possèdent Dieu. N'avaient-ils pas aussi leurs petits compagnons agriculteurs à édifier!

Après le souper, une surprise nous attendait dans la cour. Par les soins ingénieux de nos confrères de Beitgemal, la façade de la maison s'illumine tout-à-coup, un brillant feu d'artifice nous donne pour un moment l'illusion d'une soirée de fête dans une de nos Maisons d'Europe, tandis que notre Harmonie lance sa note de gaité répercutée dans les gorges des montagnes qui nous entourent. On crie: Vive la Saint-Joseph! Vive Don Bosco! Vive Don Belloni!.. Vivent Bethléem et Beitgemal!!

Quelques Turcs, accourus à ce nouveau spectacle, regardent bouche bée, tandis que leurs petits enfants, courent comme de jeunes lutins, à travers les allées du jardin, et rapportent en triomphe à leurs pères un reste de serpentín ou de fusée volante.

23 Avril. — Patronage de Saint-Joseph. — Messe de Communauté à 6 heures. Communion générale. Malgré un soleil tropical, nos enfants jouent avec entrain. A 10 heures, grand'messe, avec diacre et sous-diacre, musique de Mgr Cagliero avec accompagnement d'orchestre. Une belle procession, où la statue de saint Joseph est portée en triomphe autour de la maison, clôt la partie religieuse après les offices de l'après-midi.

Nous sommes entourés des plus aimables attentions. Le souper a été avancé. A 7 heures, on nous offre l'agrément d'une soirée récréative. On joue admirablement une pièce intitulée « le Duc de Norfolk » où l'accomplissement du devoir est poussé jusqu'à l'héroïsme de la mort. Tout cela a fait une très bonne impression sur l'esprit de nos jeunes gens. Don Cantoni, dans une improvisation touchante, laisse déborder la joie dont son cœur est rempli. Il remercie affectueusement tous les confrères qui ont organisé cette belle fête et ceux qui y ont pris part. « Oh! si notre vénéré Père Don Bosco était parmi nous, quelle ne serait pas sa joie! et comme son bien-aimé Successeur Don Rua doit tressaillir d'aise, en voyant la charité régner au milieu de ses fils dispersés au loin sur la terre étrangère! »

### De Beitgemal à Latroun Les Trappistes.

Chers amis, voulez-vous nous suivre jusqu'à Latroun? — Oui. — Eh bien! enfourchez une monture, nous partons. Nous étions quatre confrères, avides d'aventures... et de solitude, qui descendions la colline de Beitgemal, nous dirigeant vers la gare de *Deir-Aban*. Nous y arrivons à huit heures du matin. Le chef de gare (ancien élève de Don Belloni) nous indique le chemin qui mène au premier village, situé sur notre route et nous recommençons une nouvelle ascension, sous les feux d'un soleil ardent. Pas de guide; nous avons une langue, nous saurons nous en servir. Un fusil, que nous emportons, tiendra en respect qui pourrait avoir des intentions trop peu charitables à notre égard. Quoique le pays devienne de plus en plus sûr, il est toujours prudent de voyager armés. Notre première étape est *Sarah*, petit village perché au sommet de la montagne et qui domine la grande vallée qui va se continuant jusqu'à Jaffa. Une espèce de tour bâtie à l'entrée du village sert de mosquée aux Turcs. Les habitants paraissent assez sympathiques et nous donnent avec empressement les renseignements que nous désirons. D'ailleurs la route est facile. Il n'y a que deux sentiers: l'un se déroule en zigzags, tantôt à travers la plaine, tantôt sur le flanc des collines; l'autre suit presque toujours la vallée. C'est ce deuxième que nous suivons. Il nous mène à un second village, *Beit-Sousin*, dont la plu-



part des maisons sont sous terre. Un trou, d'un mètre environ de diamètre, servant de porte et de fenêtre, donne accès dans l'intérieur. Dans ce village, comme dans le précédent, il n'y a que des Turcs. Toutes les vallées que nous traversons sont d'une fertilité prodigieuse, et semées pour la plupart d'orge ou de maïs.

Voilà la grande route de Jérusalem à Jaffa; puis, sur cette petite colline, Latroun, village niché au milieu d'un bouquet d'arbres. Le monastère s'élève sur le flanc de la montagne, à l'abri des vents et regardant la mer. Il est 11 heures  $\frac{1}{2}$ , lorsque nous franchissons le mur de clôture. Un recueillement involontaire nous saisit en entrant dans cette solitude. Le frère portier qui nous reçoit est un ancien zouave pontifical, compagnon du capitaine Vicart, actuellement Général de l'Ordre sous le nom de Don Sébastien. Le Père Supérieur vint nous soulaier la bienvenue, et après un frugal repas, nous permit de visiter le monastère. Il se compose d'une dizaine de bâtiments séparés, ayant chacun leur destination propre. Il y a la vacherie, les écuries, les granges, etc., etc. Les cellules des religieux sont dans le corps de bâtiment principal attenant à la chapelle. Celle-ci est d'un aspect simple et sévère. Les Trappistes de Latroun sont une trentaine, dont dix prêtres environ qui chantent au chœur. Les autres travaillent dans le magnifique jardin, entièrement clos, et dans les champs. Leur propriété est presque égale à celle de Beitgemal. Partout règne le plus profond silence; les religieux se font comprendre parfaitement au moyen de signes.

A dix minutes du monastère se trouve le village appelé dans le pays *Emmaüs*. Les habitants prétendent que c'est le village mentionné dans l'Évangile, et non pas celui où sont établis les RR. PP. Franciscains, à deux heures de Jérusalem, qu'on appelle Koubébé. Ces discussions ne nous regardent pas. Ceux qui tiennent pour Emmaüs, distant d'une petite journée de Jérusalem, ont leurs preuves. Les Franciscains ont la tradition.

L'on trouve à Emmaüs les restes d'une basilique, et l'on conserve le baptistère dont la clef est aux mains du Supérieur des Trappistes.

A 4 heures, malgré les instances des Pères pour nous garder pendant la nuit, nous reprîmes nos montures. La chaleur était tombée; nous cheminions côte à côte, devisant sur tout ce qui frappait notre vue. A un coude de la montagne, deux sentiers se présentèrent devant nous. Espérant nous rejoindre un peu plus loin, deux d'entre nous, entêtés comme nos mulets (je puis le dire au moins pour moi, car j'étais l'un des deux) persistèrent à suivre le sentier de gauche, tandis que les deux autres suivaient celui de droite. Qu'arriva-t-il? Nous nous égarâmes. Dieu sait quels tours et détours nous fîmes pour nous retrouver enfin au pied du village de Sarah. Nos

deux compagnons avaient continué sans nous attendre. Ils firent bien. Nous arrivâmes à la maison à neuf heures du soir, harassés et un peu affamés. Tout le monde dormait. Je me trompe; les musiciens venaient de reprendre la route de Bethléem; ils étaient partis à 8 heures, au clair de la lune.

### Retour à Bethléem.

Nous repartîmes nous-mêmes le lendemain, 25 Avril, à 4 heures du soir. Nous ne prîmes pas le même chemin qu'en venant. Laisant à notre gauche *Deir-Aban* et *Jerash*, nous entrâmes dans des gorges affreuses. Si les montagnes de Judée ne sont pas très élevées, elles sont du moins d'un aspect des plus variés. Pendant deux heures et demie, nous remontons le lit d'un torrent desséché qui descend du plateau de *Beit-Atab*. Des provisions abondantes, fournies par nos confrères de Beitgemal, nous permettent de faire un délicieux souper, près de la fontaine de *Beit-Atab*, gros village turc qui domine le plateau. Des bergers viennent nous offrir le lait de leurs chèvres; pour 0,20 centimes, nous pouvons faire remplir 4 litres. Vin, viande, saucisson, jambon, etc. rien ne manque. Nous voilà réconfortés. Il est 7 heures. Le sentier que nous suivons serpente à travers les roches et les buissons. Sur la droite, nous laissons *El-Kabu*, dernière forteresse des Juifs, après la prise de Jérusalem par Titus. A 10 heures, nous sommes à *Hausane*, puis voilà de nouveau *El-Kouadr* et enfin la grande route d'Hébron. Plusieurs se dévouent pour aller chercher de l'eau aux Vasques, tandis que les autres attendent sur le chemin. A 11 heures  $\frac{1}{2}$ , nous rentrions à Bethléem. Personne ne se plaint d'avoir faim; en un clin d'œil, tout notre petit monde grimpa au dortoir; le bon Ange gardien laissa dormir nos voyageurs jusqu'à 6 heures du matin.

Et les musiciens? Ils s'étaient, paraît-il, égarés la veille. En effet, partis de Beitgemal à 8 heures, ils arrivèrent à Crémisan à 3 heures du matin. Ils s'y reposèrent quelque temps et rentrèrent à Bethléem à 7 heures.

Neuf heures de marche pour des jambes de 12 à 17 ans, n'est-ce pas beau?... et par quels chemins!!! Cela fait penser à la Sainte Famille fuyant en Egypte. Quelles souffrances n'a-t-elle pas dû endurer! Et encore, la crainte les poursuivait, tandis que nous faisons une promenade! Aussi nous ne nous plaignons pas et sommes prêts à en recommencer une autre semblable. Nous accepterons volontiers en notre compagnie quiconque serait amateur de ces excursions nocturnes. Avis à nos amis et confrères d'Europe... et surtout de France.

E. J. R.





**Grâces et reconnaissance.**

Savoie, juin 1899.

M. LE SUPÉRIEUR,

Ayant obtenu par l'intercession de N.-D. Auxiliatrice une grâce,

je vous envoie pour les œuvres de Don Bosco, un bon postal de 5 frs. que j'avais promis si j'étais exaucée, vous priant de l'insérer dans le prochain *Bulletin salésien*.

F. D.

\* \* \*

Doubs, 23 juin 1899.

**MON RÉVÉREND PÈRE,**

Le 18 avril dernier, vous m'annonciez que les bons petits orphelins de l'Oratoire de Marseille allaient prier N.-D. Auxiliatrice, afin de m'obtenir une grande grâce spirituelle que je sollicitais avec leur concours.

Dieu soit béni et merci à vous et à ces chers enfants. Je suis exaucée depuis plus d'un mois. Je compte encore sur vos prières et les leurs pour rendre grâce à N.-D. Auxiliatrice et m'obtenir la conservation de cette faveur dont j'ai besoin pour toute ma vie, parce qu'elle intéresse le salut de mon âme.

Mme B.

\* \* \*

Basses Alpes, 31 mai 1899.

**MON RÉVÉREND PÈRE,**

Je suis heureux de vous adresser ci-inclus un billet de banque de cent francs.

Veuillez surtout ne pas me remercier; mais remercier avec moi N.-D. Auxiliatrice et Don Bosco qui vous ont gagné cette somme en m'accordant une faveur temporelle sollicitée.

Je me confie de nouveau à votre charité apostolique, et je vous demande pour moi et ma famille le secours de vos prières.

Daignez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mon profond respect.

L. B.

\* \* \*

Morgex (Aoste), mai 1899.

Ayant reçu de la Sainte Vierge une faveur spéciale, je la remercie en envoyant 15 francs pour les Œuvres de Don Bosco.

Vive Notre-Dame Auxiliatrice!

N. N.

Montpellier, 12 juin 1899.

Vive reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice et à saint Antoine de Padoue pour une amie préservée d'une grande douleur physique et morale.

X.

\* \* \*

Merci à Marie Auxiliatrice.

M<sup>me</sup> de Saude e Castro, Quinta de Samaoie, Chave (Portugal).

Reconnaissance. — M<sup>me</sup> L. Pouyet.

**La Vierge de Don Bosco dans les Antilles Hollandaises.**

Curacao, Sainte-Rose, 20 novembre 1898.

Curacao, qui a déjà subi de grandes pertes commerciales pendant la guerre de Cuba et l'épidémie du Vénézuëla, commençait à ressentir, dans ces derniers mois, les suites plus désastreuses encore d'une sécheresse effrayante. Dans certaines localités, des puits très profonds étaient desséchés; des terrains, qui produisaient auparavant une végétation vraiment tropicale, étaient réduits à rien; le bétail dépérissait et l'avenir se présentait sous les plus sombres couleurs pour tous, mais plus particulièrement encore pour les pauvres habitants de la campagne. Toute la population de l'île, catholiques, protestants et juifs se désolaient également du manque d'eau et imploraient le Ciel d'envoyer une pluie abondante. Quand vint le mois d'octobre, le mois du Saint-Rosaire, dans toutes les paroisses, si bien desservies par les RR. PP. Dominicains de la province de Hollande, ce fut une véritable émulation pour honorer Marie avec le plus de dévotion et d'apparat possible. Tous les catholiques, même les moins pratiquants, poussés par le besoin, accoururent nombreux se prosterner aux pieds de la Reine du Ciel, pour obtenir cette pluie si désirée. Souvent, en scrutant du regard l'horizon, plus heureux que le serviteur du prophète Elie, il nous fut donné d'apercevoir des nuages chargés du bienfaisant liquide, mais chaque fois ils passaient sur nos têtes sans jamais nous rafraîchir, et octobre s'écoula ainsi. Dans ce mois, généralement pluvieux sous ce climat, pas une goutte d'eau ne tomba sur la

paroisse de Sainte-Rose, où nous sommes installés. Dans un cas aussi grave, je me dis à moi-même : Voici l'occasion la plus favorable pour faire connaître ici l'efficacité de la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice, notre puissante protectrice. Oh ! si Marie voulait, elle se chargerait elle-même de faire connaître combien il lui plaît d'être invoquée sous ce vocable de *Secours des Chrétiens*.

Nous souvenant de la manière que s'y prenait notre bon Père Don Bosco pour obtenir tant de grâces de la Sainte Vierge, supérieurs et élèves de l'Oratoire, nous commençâmes avec une ferveur inaccoutumée, une neuvaine à notre bonne Mère. Nous nous servîmes pour cela de l'excellent petit livre composé par notre saint Fondateur lui-même, *Neuvaine à N.-D. Auxiliatrice*, et qui, traduit en espagnol et réimprimé plusieurs fois, a fait tant de bien dans la capitale de la Colombie. Deux jours après, le dimanche, le R. P. Frie, curé de la paroisse, invitait, sur mon conseil, toute la population à prendre part à une nouvelle neuvaine à Notre-Dame Auxiliatrice, neuvaine consistant dans la récitation quotidienne de trois *Pater*, *Ave*, *Gloria* et *Salve Regina*. On pria avec foi, et nos vœux furent vite exaucés, plus tôt que nous ne l'espérions.

Chose bien singulière ! Après une si longue sécheresse, tous les jours de la Neuvaine furent rafraîchis par des pluies légères, ce qui produisit chez nos orphelins, de vrais sentiments de reconnaissance et les fit pousser souvent ce cri de foi : *Vive Notre-Dame Auxiliatrice !* Mais ces rosées auraient été bien insuffisantes, si des pluies abondantes n'étaient venues, juste au milieu des deux Neuvaines.

Les habitants de l'île n'hésitent pas à déclarer que depuis de longues années, il n'est pas tombé à Curaçao de pluies aussi abondantes et si bienfaisantes. Tous reconnaissent que cet admirable bienfait est dû à la Vierge miraculeuse de Don Bosco. C'est pour cela, qu'à la fin des Neuvaines, *pro gratiarum actione*, on célébra à la Paroisse une messe solennelle, chantée par nos enfants, à laquelle voulurent assister un grand nombre de personnes, et le dimanche suivant, le R. P. Sanders, carme, publia dans un magnifique sermon, les louanges de Notre-Dame Auxiliatrice et notre reconnaissance. Il nous invita tous à avoir pour Marie une véritable et filiale dévotion, en recourant à Elle dans toutes les tribulations de la vie.

Voilà une nouvelle preuve de la bonté et de la puissance de Notre-Dame, qui justifie une fois de plus le glorieux titre de *Secours des Chrétiens* que lui a donné la reconnaissance d'un successeur de Pierre. Fasse Dieu que la publicité de cette grâce contribue de plus en plus à répandre la dévotion à notre bonne et puissante Mère.

G. M. OLIVAZZO,  
prêtre salésien.

### Guérison miraculeuse.

Acqui, 4 janvier 1899.

En 1896, après quelques mois d'un mal inconnu, dans les premiers jours de décembre, une tumeur se déclara au genou droit de mon petit frère Jean, âgé de six ans. Les médecins qui le soignaient à Quaranti, ainsi que le médecin d'Acqui me firent savoir qu'il s'agissait d'un mal très grave et me conseillèrent d'envoyer l'enfant dans quelque hôpital où l'on pourrait lui donner des soins assidus. M'en rapportant à l'avis des médecins, je conduisis mon frère le 28 décembre à l'hospice Saint-Jean-Baptiste. Là le docteur Anglesio, après avoir sérieusement examiné le genou, me dit sans détours : « Ce genou est gravement atteint, je crains bien que tous les soins ne soient inutiles, et qu'on ne soit forcé d'en venir à l'amputation de la jambe. » Ces paroles me frappèrent cruellement, mais voyant que la science humaine était incapable d'opérer une guérison, je me tournai aussitôt vers la Vierge Marie ; je la priai dans son sanctuaire de la Consolata et de Notre-Dame Auxiliatrice pour qu'elle nous secourût tous en cette occasion, mes parents et moi. Les médecins essayèrent d'arrêter le mal ; tout d'abord un espoir de guérison restait encore et ce, pendant quelques mois. Mais le 12 juillet 1897, je reçus une lettre de la Supérieure de l'Hospice, me disant qu'il n'y avait plus d'espoir que dans l'amputation ; elle me priait, par conséquent, ou d'autoriser le docteur à faire l'opération, ou dans le cas contraire de vouloir bien venir retirer l'enfant puisqu'il n'y avait plus aucun moyen de le guérir. Cette nouvelle nous jeta tous dans la consternation, d'autant plus que quelques mois auparavant le Docteur nous avait encore donné de l'espoir. Je partis donc, au milieu des larmes de mes parents, pour aller porter immédiatement l'autorisation demandée, car ramener mon frère à la maison, c'était le condamner à une mort certaine. On fixa le 15 juillet, veille de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, pour le jour de l'opération. Je ne sais comment je passai ces jours. Plus le moment fatal approchait, plus je redoublais mes prières, et avec moi priaient aussi les sœurs de l'hôpital d'Acqui, celles de Quaranti avec leurs orphelines, et bien d'autres personnes. Le 15 juillet, je célébrai avec la plus grande ferveur la sainte Messe dans le sanctuaire de la Consolata, puis me rendis à l'hôpital. Je trouvai mon petit frère tout soucieux, les larmes aux yeux, avec le pressentiment de quelque événement fâcheux pour la journée. Je lui mets au cou une médaille de la Sainte Vierge, nous récitons ensemble trois *Ave Maria*, et je me retire dans la chapelle de l'établissement. Là, le cœur bien gros, je me jetai aux pieds de l'image de Notre-Dame et lui fis ce vœu : « Si vous m'obtenez, ô bonne Mère, la guérison de mon

petit frère, sans qu'on doive lui couper la jambe, en signe de reconnaissance, et pour votre gloire, je ferai publier cette grâce dans la revue de Pompéi et dans le *Bulletin salésien*, en même temps que j'enverrai une offrande aux deux sanctuaires de Notre-Dame du Rosaire à Pompéi et de Notre-Dame Auxiliatrice à Turin. » Après cette promesse, je récitai le saint Rosaire et un peu de calme rentra dans mon cœur. Mais, deux heures après, quand je me décidai à monter à l'infirmierie, mes jambes tremblaient, tant j'avais peur de retrouver mon frère sans sa jambe. J'entrai en invoquant le saint nom de Marie, et voilà que la sœur vient toute joyeuse à ma rencontre et me dit : « Les médecins, contre leur attente, n'ont pas eu besoin de couper la jambe de votre petit Jean ; après l'extraction d'un os, ils ont vu qu'on pouvait encore le guérir. » A ces mots, je ressentis une grande joie et les larmes aux yeux, je ne pus dire que ces paroles : « Dieu soit béni, ainsi que Notre-Dame ! » Je courus au lit de mon petit frère, et le trouvai encore sommeillant, je l'embrassai et remerciai de nouveau de tout cœur la Sainte Vierge, qui avait exaucé nos prières. La grâce était faite. De ce jour, le mal alla en diminuant. Le 29 août 1897, je ramenai mon frère chez nos parents, et là il continua à aller de mieux en mieux. Maintenant il marche sans bâton et saute comme un cabri. Au mois de décembre 1898, je l'ai fait visiter par le docteur Grillo ; celui-ci me déclara qu'on pouvait désormais le regarder comme guéri, et étant donné la malignité du mal, qu'on pouvait le dire *miraculeusement guéri*.

J'accomplis donc mon vœu, je vous envoie ma modeste offrande, et vous prie de vouloir bien publier cette grâce dans votre *Bulletin*, en reconnaissance du bienfait obtenu par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, et dans l'espoir que mes pauvres paroles pourront engager d'autres personnes à recourir avec confiance à cette bonne Mère.

ANDRÉ PAGLIANO, *prêtre*,

Directeur de l'hôpital d'Aequi.

### **Ave Maria!**

Dipignano, 28 décembre 1898.

Au milieu des sombres jours et des misères de cette pauvre existence, qu'il est donc doux de recourir à la Vierge Marie, Mère de ceux qui souffrent ! Depuis deux ans et plus, je souffrais de neurasthénie, avec de fortes crampes d'estomac. J'avais en vain consulté les premiers médecins de ma province : mon âme était toujours en proie au désespoir. Fidèle dévôt de Notre-Dame Auxiliatrice, j'adressai mon humble prière à la Mère de toutes les grâces. Le mal me minait : les plus cruelles souffrances faisaient le tourment de ma vie, mes forces et mon activité étaient

tombées, je me croyais un homme perdu, sans espoir de salut. Quand je voulais raisonner ma triste situation, je ne réussissais qu'à jeter mon âme dans un désespoir sans bornes. Plusieurs fois, las de vivre, j'aurais voulu pouvoir mettre un terme à mes jours, quoique mes parents et mes proches cherchassent à me remonter. Cette fatale idée de la mort, qui me poursuivait toujours, un jour cependant, me laissa tranquille, et c'est en ce jour que j'eus l'heureuse inspiration de remettre mes armes à mes frères. Ensuite, toujours désolé et toujours malade, pendant que mes nerfs excités me portaient au suicide, j'écrivis au bon Père Don Rua, pour lui demander un remède à mes maux. Il me répondit, en m'envoyant une médaille de Notre-Dame Auxiliatrice, et en m'exhortant à la porter sur moi. Mais, qui m'a enfin donné la force de ne pas la rejeter, malgré les mouvements contraires de ma pauvre volonté ? Qui m'a soutenu dans les moments les plus critiques, quand ma maladie me portait au désespoir en toutes choses ? Qui, depuis le 18 mars 1898, quand j'étais le plus abattu, me relevait, rétablissait l'équilibre de mes forces, soulageait les douleurs de ma pauvre tête et faisait disparaître les crampes de l'estomac ? Qui, sinon cette médaille de Notre-Dame. C'est elle qui m'a sauvé ! Oui, c'est la Vierge Auxiliatrice qui m'a obtenu cette faveur insigne. Je l'en remercie publiquement, en lui vouant une reconnaissance durable, et en lui promettant de l'invoquer fidèlement tout le reste de ma vie. *Ave, Ave Maria!*

SAUVEUR VALENTIN.

### **Marie, Refuge des pécheurs.**

Vicence, 31 décembre 1898.

L'intercession de Notre-Dame, Secours des Chrétiens, est vraiment toute puissante, pour obtenir la conversion des pécheurs les plus endurcis. Un de ces malheureux vivait depuis longtemps éloigné de l'Eglise. Frappé d'un mal inexorable, il fut conduit à l'hôpital. Un bon père franciscain mit tout en œuvre pour le faire revenir aux pratiques religieuses, mais en vain. Je m'empressai alors de recourir à Notre-Dame Auxiliatrice, Refuge des pécheurs, et la bonne Mère m'accorda cette conversion surprenante. En effet, peu d'heures avant sa mort, il donna des signes certains de repentir, en baisant le Crucifix, qu'il rejetait auparavant. Par signes, il fit une rétractation publique de ses erreurs, reçut avec édification les derniers sacrements et expira dans les sentiments les plus chrétiens. Rendons-en grâce à Notre-Dame Auxiliatrice !

D. LOUIS CHEVALIER.





## LES COOPÉRATEURS SALÉSIENS ET LES MISSIONS DE D. BOSCO

DISCOURS LU PAR DON RABAGLIATI

A LA RÉUNION DES DIRECTEURS DIOCÉSAINS, EN SEPTEMBRE 1898.

**V**RAIMENT, ce n'est pas à moi qu'il appartiendrait de traiter aujourd'hui du développement et de l'accroissement des Missions salésiennes au moyen de l'œuvre des Coopérateurs, car il y a ici au milieu de nous quelqu'un qui a vu naître ces Missions, et même qui eut la plus grande part dans cette entreprise. C'est en effet à Mgr Cagliero que Don Bosco confia cette œuvre des Missions qui lui tenait tant au cœur, et il savait bien qu'il la confiait à un vaillant soldat, tout prêt à faire honneur au grand Capitaine qui le commandait. Que de choses plus belles et meilleures il pourrait vous dire, s'il lui avait été donné de parler sur ce vaste sujet. Mais c'est à moi, humble membre de la Famille salésienne, qu'est échue cette charge; je ne sais si j'y réussirai, malgré mon grand désir; en tout cas, je ferai de mon mieux pour atteindre le but indiqué, qui est d'encourager le plus possible nos chers Coopérateurs à travailler au progrès de nos Missions.

\* \* \*

Avant tout, je dirai que l'esprit fécond de Don Bosco pensa créer, ou mieux constituer comme une immense famille, l'Association des Coopérateurs salésiens, aussitôt après avoir donné naissance à l'œuvre des Missions. Celles-ci naquirent en 1875, et celle-là en 1876, comme pour indiquer que l'une ne pouvait pas vivre sans l'autre, que la première était le complément de la seconde; que les Missions, pour vivre et prospérer, avaient besoin de coopération.

En 1875, à l'Oratoire de Turin on ne parlait que de Missions, que de Patagonie; les grands comme les petits, les supérieurs, les maîtres et les élèves, tout le monde en parlait, mais encore plus que les autres, Don Bosco lui-même. Combien de fois, pendant les récréations, entouré,

suivant son habitude, de ses enfants, il les entretenait de ce sujet si doux pour lui! Combien de fois aussi il en faisait le sujet de ses petits mots du soir après la prière! Et comme le jour ne lui suffisait pas pour y penser et en parler, il en rêvait encore la nuit. Il nous racontait ses songes si beaux, nous parlait tout bas à l'oreille de Patagonie, de sauvages à convertir et d'âmes à sauver, au point de nous entraîner tous à la conquête du nouveau monde. Et en cela le bon Père fut vraiment infatigable pendant de longues années. Beaucoup de ceux qui sont présents ici ne peuvent avoir oublié toutes les larmes répandues par notre cher Père, et celles qu'il arracha à tout le monde quand il vit l'accomplissement de ses vœux et put dire le dernier adieu à ses fils partant pour la lointaine Amérique, à la recherche des richesses précieuses du ciel, c'est-à-dire des âmes.

Ceci se passait au mois de novembre 1875, et dans les premiers mois de l'année suivante, il forma la nouvelle famille des Coopérateurs, bénie alors et toujours protégée depuis par le grand ami de Don Bosco, l'immortel Pie IX, et par son vénérable successeur sur la chaire de saint Pierre, le vaillant pontife Léon XIII.

À la même époque, paraissait pour la première fois le *Bulletin salésien*, dans le but de grouper ensemble et de multiplier ces chers Coopérateurs, en même temps qu'il servirait de lien d'union entre eux comme entre des frères. Je me le rappelle comme si c'était maintenant. Un matin, au sortir de la sacristie, après sa messe, on remit à Don Bosco des épreuves d'imprimerie, pour qu'il les vît et les corrigéât: « Oh! dit-il, voici les premières pages de notre *Bulletin salésien*; il est encore petit et n'aura pas beaucoup de lecteurs pour commencer, mais vous, qui êtes jeunes et avez l'espoir de vivre encore longtemps, vous le trouverez un

jour dans les contrées les plus éloignées, et il sera lu par des milliers de personnes de toutes langues et de toutes nations. » — Il fut prophète. — Voilà de cela à peine vingt-deux ans, le Bulletin s'imprime maintenant en six langues différentes, et il est lu dans le monde entier (1); ce qui veut dire que dans le monde entier se trouvent des amis de Don Bosco, des Coopérateurs de ses Œuvres.

C'était le grain de sénévé jeté en terre dans la ville de Turin, mais c'était la main de Don Bosco qui le jetait, et Notre-Dame Auxiliatrice qui le bénissait et le fécondait. Voyez-le maintenant ce petit grain comme il a crû et comme il est devenu un bel arbre; ses rameaux bien-faisants atteignent jusqu'aux derniers confins de la terre, et innombrables sont les gens de tout sexe et de toute condition qui reposent tranquillement sous son ombre, en recueillant ses fruits de grâces célestes et de sanctification.

Il n'y a pas longtemps, je débarquais à Bergen, ville de Norvège, et pendant que je traversais ses rues, tout préoccupé et craignant de ne rencontrer au milieu de ce peuple de protestants aucune personne qui pût m'aider dans une entreprise bien chère, voici que je me trouve en face d'une église catholique, la seule, comme je l'ai su depuis, qui existât dans la ville. Je m'approchai de l'humble maison curiale et frappai à la porte. A la personne qui vint m'ouvrir je déclare être fils de Don Bosco, Salésien, et je le dis avec une certaine timidité, craignant que ce nom y fût encore inconnu. Mais voilà qu'aussitôt deux mains se tendent vers moi, étreignent les miennes, en même temps qu'une voix aimable m'invite à entrer dans *ma* maison, la maison d'un Coopérateur salésien. J'étais en effet en présence de Mgr Fallize, Vicaire apostolique de Norvège et Coopérateur salésien, alors de passage dans cette ville. Toute crainte s'était évanouie, je me sentais bien chez moi; en ce Coopérateur j'avais trouvé tout ce que je pouvais désirer: un guide, un conseiller, un ami, et plus encore un père, qui mit tout en œuvre pour que ma mission pût réussir promptement et heureusement.

Il n'y a pas de doute: la création de la famille des Coopérateurs fut inspirée à D. Bosco par la Vierge Marie. Sans eux, les Missions seraient mortes au berceau; certainement elles n'auraient pas pris cet accroissement et cette vie qu'elles ont pris depuis et qu'elles conservent encore.

(1) *Le Bulletin salésien* parut pour la première fois en français au mois d'avril 1879, puis il s'imprima successivement en espagnol, en anglais, en allemand et enfin en polonais. Actuellement il compte dans ces six langues, y compris l'italien, deux cent cinquante mille lecteurs.

\* \*

Celui qui a suivi le développement prodigieux de nos Missions en Amérique, aura pu facilement remarquer qu'elles croissaient en nombre et en importance à mesure qu'augmentaient les rangs des Coopérateurs. Que de peine, en 1875, pour soutenir cette première maison de *San Nicolas de los Arroyos!* et quelle misère! Maintenant que j'y réfléchis bien, je ne m'en étonne plus: les Coopérateurs n'existaient pas encore. Je dirai la même chose d'une autre Maison fondée à la même époque à *Buenos-Ayres*. C'est ce que peuvent attester nos deux prélats, Mgr Cagliero et Mgr Costamagna, qui, l'un après l'autre, ont passé de longs mois dans cette misérable maison sans air, sans lumière, sans jamais le moindre rayon de soleil. Mais alors nous n'étions guère qu'en 1876, et la nouvelle création de Don Bosco, la famille des Coopérateurs, n'était encore qu'ébauchée. Ce fut pour ainsi dire la répétition de ce qui était arrivé à Don Bosco dans la fondation de l'Oratoire de Valdocco; il fallait passer d'un quartier à un autre, de Moreno à Solis, de Solis à la rue de l'Indépendance, puis à Almagro, et cela durant deux ans, sans un abri sûr pour nous recevoir, non à cause des persécutions d'une population malveillante, mais faute de ressources. Nous n'avions pas alors l'explication de ce mystère, nous l'avons maintenant: c'est que les Coopérateurs salésiens n'existaient pas ou étaient trop peu nombreux. Et quelle peine dans ces premières années, pour construire à Almagro un édifice durable, qui pût servir de refuge aux enfants du peuple, aux orphelins! Aujourd'hui cette maison a tellement grandi, qu'elle pourrait presque rivaliser avec la Maison-mère de Turin: elle n'a certes pas encore les proportions de celle-ci; elle n'a pas sa belle église, ses machines, ses grands édifices, mais il n'y a pas de doute cependant que cette maison ne soit la première de la Congrégation après Turin, la fille aînée de l'Oratoire. Mais cela ne s'est réalisé, que plusieurs années après, quand les Coopérateurs eurent grandi en nombre et en générosité!

Presque aussitôt après, au mois de mai 1878, on voulut commencer les Missions de la Patagonie, pour satisfaire le plus vif désir de Don Bosco, et puis parce que c'était la vraie Mission salésienne, la régénération des Indiens de la Patagonie. Mais quels obstacles et quels ennuis l'on rencontra partout! Je ne parle pas de la tempête soulevée par l'enfer à cette occasion. N'ayant pu nous engoutir, il nous faisait du moins reculer jusqu'à notre point de départ, en ne nous laissant la vie sauve que par un vrai miracle de la Sainte Vierge. Je ne parle pas non plus des persécutions que les nôtres durent subir pendant des années

pour garder les positions acquises et parvenir à faire un peu de bien. De cela pourrait parler Mgr Costamagna, et plus encore Mgr Fagnano qui passa là tant d'années. Que de choses n'auraient-ils pas à vous dire? Je veux mentionner une autre difficulté: avoir une église qui fût moins indigne de l'Hôte divin qui devait l'habiter, avoir aussi une maison pour nos Missionnaires et une autre pour recueillir les enfants Indiens et les préparer au Baptême. Oh! dans quels déserts durent vivre longtemps nos premiers Missionnaires, les Filles de Marie Auxiliatrice, le premier Evêque salésien, le premier Vicaire apostolique de la Patagonie! Mgr Cagliario peut vous dire dans quelles conditions se trouvent maintenant ces deux Maisons de Missions, Carmen de Patagones et Viedma, avec leurs écoles, leurs ateliers, leurs hôpitaux et leurs églises; il pourrait vous dire aussi d'où lui sont venues les ressources nécessaires pour faire tout ce qu'il a fait. Eh bien! je le dirai à sa place: tout cela nous vient des Coopérateurs.

A mesure qu'ils augmentent, croissent aussi les Maisons et les Œuvres salésiennes dans ces lointaines contrées; et de l'embouchure du Rio Negro commencent à partir d'autres missionnaires pour établir de nouvelles résidences. Sans autre guide que leur Ange gardien, sans autres armes que leur Crucifix et sans autres moyens que leur bréviaire et quelques médailles de Notre-Dame Auxiliatrice, ils s'élançant au milieu de ces vastes Pampas, à la recherche des fils du désert, des pauvres sauvages. Auparavant on manquait de tout et cela se comprend, puisque manquaient aussi les Coopérateurs. Maintenant nombreuses sont les résidences des Missionnaires et des Filles de Marie Auxiliatrice. On les trouve partout, en bas et en haut, dans les vallées et sur les sommets des Cordillères, dans la Pampa centrale, sur le Rio Negro, sur le Colorado, sur le Neuquen, dans le Chubut, dans tous les centres de population; et dans chaque résidence se trouvent église, maison et école; dans aucune certes il n'y a l'abondance, mais dans toutes se trouve le nécessaire. A qui doit-on cette transformation de la Patagonie? Après Dieu, après Notre-Dame Auxiliatrice, tout est dû aux Coopérateurs des deux mondes. A mesure que Don Bosco écrivait que les Coopérateurs augmentaient, l'enthousiasme croissait aussi parmi nous; on projetait de nouvelles fondations, et on ouvrait de nouvelles Maisons dans l'Uruguay, au Brésil; d'autres plus entreprenants partaient pour les Iles Malouines, Punta Arenas et la Terre de Feu. Les ressources pour ces voyages, pour ces églises et ces missions, Don Bosco nous les fournissait de Turin; mais qui les donnait à Don Bosco? Ses chers Coopérateurs.

\* \* \*

Je n'ai pas besoin de dire ici ce que coûte une Mission dans ces terres lointaines où tout manque, où tout est à créer... Ce qui coûte le plus ce n'est pas le morceau de viande ou la mesure de farine que l'on donne à l'Indien, ce n'est pas le pauvre vêtement qu'on lui fournit avant de l'admettre à faire partie de la société; ceci n'est rien. Ce qui coûte le plus, ce sont les voyages, les moyens pour élever la maison, l'église, l'école, l'atelier. Eh bien! pour nous borner à la seule Mission de la Terre de Feu avec ses deux centres, Saint-Raphaël dans l'Ile Dawson, et la Chandeleur, c'est la main généreuse des Coopérateurs qui pourvoit à tout.

C'est ainsi que plusieurs centaines de sauvages sont déjà devenus chrétiens, et ont été arrachés à la barbarie, au vice et à l'enfer. Pré-tendre avoir une barque à nous qui portât le Missionnaire de rivage en rivage pour courir après les sauvages, cela paraissait un rêve; cependant nous l'avons, on l'a appelée Marie Auxiliatrice. elle nous rend de grands services, et c'est à vous, Coopérateurs, que nous la devons, par vos aumônes. Mais une barque seulement, dans ces régions, dans ces mers tourmentées du Sud, au milieu des écueils du détroit de Magellan, c'était bien peu, c'était exposer à beaucoup de dangers la vie du pauvre Missionnaire, et puis elle allait bien lentement; nous pensâmes donc à un petit vapeur, qui serait beaucoup plus rapide, sans exposer nos Missionnaires au naufrage; nous avons pu l'avoir, il s'appelle *Turin*, et c'est pour nous une véritable ressource. Mais qui l'a payé? Notre bon Père Don Rua pourrait le dire mieux que moi. — Il y a quelques années, l'église de Punta Arenas fut détruite par les flammes, ce sont les Coopérateurs qui ont aidé à la reconstruire beaucoup plus vaste et plus belle. — Plus tard, c'était la Mission de la Chandeleur, près du Cap Peña, qui était réduite en cendres. Vous avez tous lu avec émotion ces lettres des Missionnaires et des Sœurs restés sans abri, sans pain, au milieu des rigueurs de ces terres glacées, lettres émouvantes réclamant une aumône au nom de Dieu, au nom de la Madone de Don Bosco, au nom des Anges Gardiens de tous ces pauvres gens; et cette Mission détruite par le démon, jaloux du bien qui s'y fait, est déjà sortie de ses ruines. Si on bénit là-bas la main de Don Rua qui envoie des ressources à ces Missions, croyez-bien que Don Rua, et tous les Salésiens d'Amérique et d'Europe ont béni et bénissent chaque jour la main des Coopérateurs, qui furent si généreux en cette occasion, comme en bien d'autres. Si tous ces sauvages, devenus fils de Dieu, recueillis sous les tentes salé-

siennes, appartiennent maintenant à l'Église et à la société, à qui le doivent-ils? Si l'on dit que le pain qu'ils mangent, le vêtement qui les couvre, est le pain et le vêtement des Fils de Don Bosco, l'expression n'est pas juste; mais elle le sera, si on dit que c'est le pain et le vêtement des Coopérateurs de Don Bosco.

\* \*

Je pourrais redire la même chose de toutes les autres Missions, d'abord dans l'Équateur, à Mendez et Gualaquiza, puis au Brésil, au Matto Grosso, enfin dans les plaines de Saint-Martin en Colombie. Bref, je ne puis comprendre, encore moins expliquer, l'existence d'aucune de nos Missions, sans supposer en même temps l'existence des Coopérateurs. J'en suis convaincu : les Missions n'auraient jamais existé, sans ce moyen. Si D. Bosco, avec son grand cœur et ses désirs insatiables de ravir des âmes à l'enfer, les eût entreprises sans ce moyen, ou nous les aurions vues mort-nées, ou nous les verrions atteintes de phtisie, vivant misérablement comme le phtisique qui porte déjà sur son visage les signes d'une mort prématurée. Pour moi et pour beaucoup de mes confrères Salésiens (je pourrais dire tous, sans me tromper) nous sommes convaincus que l'existence de la Société salésienne en général et celle des Missions en particulier dépend uniquement, après Dieu, de l'existence des Coopérateurs. Et que pourrions-nous faire par nous seuls, nous, presque tous fils du peuple, sans richesses, sans moyens humains, privés même du prestige d'un nom connu, que pourrions-nous faire, dans une œuvre qui a de si vastes proportions, sans les secours, les aumônes, les ressources que nous fournisent nos nombreux et généreux Coopérateurs? Ce sont deux familles différentes, celle des Salésiens et celle des Coopérateurs, mais ce sont deux familles si étroitement unies, que l'une ne peut vivre sans l'autre. Il n'y aurait pas de Coopérateurs, s'il n'y avait pas de Salésiens, mais aussi les Salésiens et surtout les Missionnaires salésiens ne seraient pas ce qu'ils sont, ne feraient pas ce qu'ils font, sans la coopération de leurs frères, les Coopérateurs. Ce n'est pas assez que les Missionnaires arrosent de leurs sueurs ces terres arides pour y faire pousser des fleurs de vertu et de sanctification; ce n'est pas assez non plus qu'ils donnent leur vie, comme l'a fait généreusement Mgr Lasagna avec ses compagnons, aux environs de Juiz de Fora, ou bien comme d'autres qui ont été engloutis dans les flots; si cela paraît beaucoup, ce n'est pas encore suffisant; nous voulons des ressources matérielles, d'abord pour approcher les sauvages, ensuite pour les instruire et les former, enfin pour les convertir, les perfectionner et les garder dans la foi et la reli-

gion qu'ils embrassent; nous voulons en somme des ressources, beaucoup de ressources que les Salésiens n'ont pas et n'auront jamais, mais que donnent les Coopérateurs. Tous les sacrifices des Missionnaires ne pourront jamais faire qu'une de leurs Missions arrive à être florissante et à produire des fruits abondants de salut, sans un autre sacrifice, celui de la bourse des Coopérateurs.

\* \*

Vous me ferez peut-être observer que cette manière de parler est trop humaine, et qu'en agissant ainsi nous faisons voir, nous Salésiens, que nous n'avons pas une confiance suffisante en la divine Providence, qui peut tout ce qu'elle veut; et vous me rappellerez aussi qu'il ne convient pas de rejeter ces paroles du Saint-Esprit: *Maledictus homo qui confidit in homine*, — maudit soit l'homme qui compte sur l'homme. C'est très bien; mais remarquez que nous, Salésiens, nous ne doutons nullement de la divine Providence: ce serait nous renier nous-mêmes. Les bienfaits que cette aimable Providence prodigue sans cesse aux Salésiens ont été sans nombre, durant la vie de Don Bosco d'abord, et peut-être encore plus depuis sa mort. Ce serait une faute énorme et une monstrueuse ingratitude de notre part, si nous parlions et pensions autrement. Mais dites-moi, n'est-ce pas en vous précisément, bons Coopérateurs, que nous voyons, reconnaissons et admirons les instruments de la Providence? Que sont donc les Coopérateurs salésiens? Quelle est leur mission? Vous n'êtes rien autre pour nous qu'une providence humaine, aux ordres et au service de la Providence divine, vous êtes l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux; votre mission est de nous aider, de nous soutenir dans la nôtre, et notre mission ne se soutiendrait pas, moins encore ne subsisterait sans la vôtre. Il ne faut pas croire que le Seigneur veuille faire toujours des prodiges; il est clair qu'il pourrait bien convertir tous les sauvages de la Patagonie, de la Terre de Feu, du Matto Grosso et du monde entier sans vous, sans nous et sans aucun concours humain; les moyens extraordinaires ne manquent pas sûrement à la Providence. Mais ici il semble qu'elle ne veuille pas faire de miracle; je m'exprime mal, car il paraît au contraire qu'elle veut le faire par votre intermédiaire, par le moyen de la famille des Coopérateurs.

A la vue de tant de Maisons, tant d'orphelinats en Europe, en Afrique, en Asie; en lisant que nous avons envahi toute l'Amérique du Sud avec nos quatre-vingt-dix Maisons, collèges ou résidences, avec plus de huit cents Salésiens qui les dirigent, plus d'un se demandera peut-être si D. Bosco était riche. — Au contraire, lui répondrai-je, il était très pauvre, car j'ai vu de mes propre



yeux sa pauvre maison des Becchi. — Mais alors c'est Don Rua qui est riche? — Pas plus que Don Bosco, à moins que vous ne vouliez parler de ses dettes; dans ce cas, en effet, Don Rua est beaucoup plus riche que Don Bosco. — Peut-être aurez-vous des Salésiens riches et puissants pour soutenir les Œuvres que vous dirigez? — Nullement: tous ou presque tous les Salésiens sont pauvres; les riches, Don Bosco n'en voulait pas, et si l'un d'eux réussissait à entrer parmi nous, il devait solliciter longtemps cette faveur. — Enfin, vous devez posséder en Amérique quelque mine précieuse pour votre usage personnel. — Vous avez raison, lui répondrai-je alors, cette mine nous l'avons trouvée, de plus elle est vraiment inépuisable, mais elle n'est pas en Amérique, elle est bien plus proche, et Don Rua va souvent frapper à sa porte... — Qu'est-ce donc alors? — C'est la bourse, ou plutôt le cœur de ses Coopérateurs. Don Rua peut me dire si je me trompe, et vous aussi d'ailleurs vous pouvez me le dire, bien chers Coopérateurs, dont la générosité a été si souvent implorée pour tant d'Œuvres et de Missions salésiennes.

\* \* \*

En terminant un sujet aussi fécond et aussi cher à nous tous, Salésiens, il ne me reste plus qu'à vous remercier tous et de grand cœur, au nom de mes chers confrères, principalement au nom de Don Rua, notre bon Père et Supérieur et de tous ses fils épars dans les Missions, pour le secours que vous nous avez prêté si généreusement et que vous continuez à nous prêter chaque jour. De l'avant, toujours de l'avant, augmentez sans cesse vos rangs, multipliez vos frères et les nôtres, les Coopérateurs; tous peuvent l'être, riches et pauvres, et avec les rangs serrés grandit l'enthousiasme. Vous avez la douce pensée que notre reconnaissance et nos prières ne vous manqueront pas. Oh! la prière... la prière particulièrement du Missionnaire! du converti! Voyez-le ce pauvre Missionnaire: il a peut-être voyagé toute une journée à dos de mulet, sous les rayons ardents du soleil, ou au milieu des neiges et des frimas, à travers le désert ou au sein des forêts des Cordillères; il est peut-être torturé par la faim, dévoré par la soif et harassé de fatigue; la nuit le surprend loin du bercail, loin de ses frères, voyez-le, là, à genoux près de cet abri qu'il s'est fait avec les branches et les herbes qu'il a pu recueillir; il prie, il récite son bréviaire, à la lueur des flammes d'un petit feu qu'il a allumé et entretient avec des broussailles; puis, son bréviaire fini, il prie encore, il recommande à Dieu ses sauvages, les convertis et ceux qui ne le sont pas encore, ses parents, ses supérieurs, ses amis morts et vivants. Mais, laissez-moi vous le dire,

et répétez-le bien fort à tous: la dernière prière, et peut-être la plus belle et la plus ardente, est celle que le Missionnaire fait pour ses bienfaiteurs et ses bienfaitrices. Et qui sont-ils ces bienfaiteurs et ces bienfaitrices de nos Missionnaires salésiens si ce n'est vous, ô bienveillants Coopérateurs? Ce sont tous ceux qui portent ce nom; et vous ne voudriez pas qu'elle monte vers le ciel la prière qui sort de ces lèvres à un pareil moment? — Une autre fois, le Missionnaire n'est plus seul; il est dans une cabane de pauvres sauvages, néophytes ou déjà baptisés; alors, quand il s'agit des bienfaiteurs, il ne prie pas seul. « Prie avec moi, dit-il à l'enfant de la forêt, prie avec moi pour mes bienfaiteurs et les tiens, pour ces Coopérateurs qui ont eu tant de part dans ma mission et dans ta conversion, disons ensemble à notre Père du ciel, à notre Mère des miséricordes qu'ils bénissent ces chers Coopérateurs, qu'ils les protègent comme ils nous protègent, surtout qu'ils les sanctifient et les sauvent... » Et la prière, portée par leurs Anges Gardiens, monte, monte jusqu'au trône de Dieu et de la Vierge Marie, comme un nuage d'encens... Comment voulez-vous qu'ils ne l'entendent pas et ne l'exaucent pas? Peut-être même que cette prière du sauvage, le Missionnaire ne la comprend-il pas lui-même, car elle sort informe de ces lèvres; mais qu'importe que le Missionnaire ne la comprenne pas, si le Seigneur la comprend? Qu'importe que ces lèvres soient grossières, quand le cœur est souvent encore pur et innocent, puisqu'il vient de recevoir le saint baptême? Oh! comme elle doit être belle aux pieds de Jésus et de Marie la prière du sauvage converti! Comme elle doit être belle et efficace en même temps! Eh bien! comptez sur elle, elle ne vous manquera pas, ni la nôtre, ni celle de nos convertis.

Et puisque je parle de prières, permettez-moi d'ajouter encore un mot; comme nous vous promettons les nôtres, en échange assurez-nous les vôtres. Beaucoup de nos Coopérateurs n'ont peut-être pas besoin de nos prières, mais nous tous, nous avons certainement besoin des leurs. Voilà une coopération facile et d'une inestimable valeur pour nous, et celle-là vous pouvez nous la donner tous, les pauvres comme les riches. Voilà pourquoi Don Bosco, en fondant la famille des Coopérateurs, voulait que tous, sans aucune exception, même les plus pauvres, pussent en faire partie. Nous sommes consolés par la pensée que, dans cette œuvre salésienne créée tout particulièrement au profit des pauvres, eux aussi peuvent nous aider à la soutenir, ou avec l'obole de la veuve de l'Évangile, ou plus encore avec le secours de leurs prières. Savez-vous qui nous délivre de tant de dangers corporels et spirituels dans les Missions, qui nous maintient fermes à notre poste,

malgré les privations, le froid, le chaud, les intempéries? Savez-vous qui nous donne force et patience pour élever les pauvres orphelins des villes, pour catéchiser les sauvages de la forêt, qui nous enlève toute crainte pour entrer dans les lazarets au milieu des lépreux, pour vivre avec eux et uniquement pour eux? C'est vous; ce sont particulièrement nos Supérieurs, nos frères, nos enfants, qui ne nous oublient jamais devant Dieu, mais c'est aussi vous, Coopérateurs et Coopératrices, avec la solide coopération de vos prières. Donnez-nous-la donc, et faites qu'elle soit abondante maintenant et toujours, et en notre nom donnez-la, cette aumône spirituelle, à tous ceux qui aiment les Œuvres salésiennes. Et nous, soutenus par ces prières, nous nous sentirons plus agiles et plus forts dans le travail, plus tranquilles et plus sûrs au milieu des dangers, plus généreux à supporter de nouvelles fatigues, à l'abri des tempêtes de l'air, de la mer ou de l'enfer. Ce sera ainsi une seule et réciproque coopération, vous nous aiderez à être de bons Fils de Don Bosco et de Don Rua, de bons Missionnaires de la sainte Eglise, nous vous aiderons à être de bons Coopérateurs salésiens, de dignes enfants de Dieu et de son Vicaire sur la terre. Ainsi, nous deviendrons des saints et nous nous trouverons tous un jour réunis dans le Ciel, avec Notre-Dame Auxiliatrice, avec Don Bosco et tous ses Fils et Coopérateurs, pour chanter la gloire de Dieu pendant toute l'éternité.

\* \*

Messieurs, il est temps que je mette un terme à mon discours, et je conclus. Les avantages immenses qu'a fournis aux Missions en peu d'années, la *Coopération salésienne*, doivent nous animer à rendre plus active encore cette coopération.

Dans ce but, je crois que les quatre propositions suivantes y aideront beaucoup :

1° Qu'une des deux conférences annuelles prescrites par le Règlement des Coopérateurs soit destinée à traiter des Missions salésiennes, et que la quête de ce jour leur soit uniquement consacrée. Les aumônes reçues seront ensuite adressées à Don Rua qui, en bon père, les fera parvenir aux Missions les plus nécessiteuses.

2° Tout le monde ne peut pas répondre chaque fois aux demandes de Don Rua, en donnant de l'argent; mais beaucoup, principalement les commerçants, peuvent donner de la toile, des étoffes, des ornements d'église, des jeux, des instruments de travail, des vêtements; eh bien! que l'on fasse une active propagande dans ce sens, tous ces objets rendront service dans les Missions.

3° Recourir plus fréquemment, par le moyen du *Bulletin*, à la charité et à la générosité des

enfants et des jeunes gens; ils ont tous généralement bon cœur et savent être souvent généreux. Qu'on leur dise que dans l'Amérique il y a encore des milliers d'enfants sans baptême, qu'il y en a beaucoup atteints de la lèpre, et que les Salésiens pourraient leur faire beaucoup de bien, s'ils en avaient les moyens. A ce propos permettez-moi de vous rapporter un fait qui montre bien la générosité d'un enfant pour ses petits frères lépreux.

Je prêchais dernièrement dans une ville d'Espagne. Parmi l'auditoire, se trouvait un enfant qui avait fait le jour même sa première communion. Il portait au cou une médaille d'or que sa maman lui avait donnée comme souvenir de ce beau jour. En entendant raconter les souffrances physiques et morales de ces pauvres gens enfermés dans les lazarets, en voyant que parmi eux se trouvent aussi beaucoup de petits enfants qui supportent toutes sortes de misères, le cher enfant s'attendrit, des larmes lui coulent des yeux, et dans son cœur compatissant il prend la résolution de faire quelque chose pour ces pauvres petites victimes de l'horrible fléau. Avant que la conférence ne fût terminée, la médaille ne pendait plus à son cou, il la serrait dans ses mains, comme s'il eût réfléchi sur l'emploi qu'il devait en faire. A la fin: « Père, dit-il timidement, me permettez-vous?... — Quoi, mon enfant. — Je voudrais donner cette médaille au missionnaire, pour qu'il la change en pain au profit de quelque petit lépreux. — Mais, mon enfant!... — Si, père, je le fais de grand cœur, je n'ai pas d'argent, et je voudrais donner quelque chose pour les lépreux. J'ai un père et une mère qui ne me laissent manquer de rien, ces malheureux, au contraire n'ont rien, et manquent de tout. Permettez-moi donc de leur donner ma médaille, ce ne peut être une meilleure occasion: aujourd'hui est le jour de ma première communion, et le petit Jésus en sera certainement heureux. » Le père, attendri, ne peut retenir ses larmes et remercie le Seigneur de lui avoir donné un fils aussi bon et compatissant. « Oui, mon enfant, reprit-il, fais ce que tu désires; mais cette médaille est un cadeau de ta bonne mère, et nous voudrions bien que tu la gardes en souvenir de ce beau jour. Je te donnerai en échange le double de la valeur de cette médaille, pour que tu puisses satisfaire ton généreux désir. Acceptes-tu le change?... — Oh! oui, père, que le bon Dieu te récompense de ta bonté. » Voilà certes un exemple que d'autres pourraient imiter.

4° Mais *non de solo pane vivit homo*, l'homme ne vit pas seulement de pain, il nous faut la prière quotidienne de tous les Coopérateurs en faveur des Missions. Et en ceci encore les petits enfants

peuvent nous aider beaucoup. On lit dans la vie du saint pape Pie IX, qu'étant encore enfant, sur le conseil de sa mère, il priait chaque jour pour le Souverain Pontife. Et Dieu le voulait lui-même pape. La prière sur les lèvres des enfants leur obtiendra peut-être aussi la grâce de l'apostolat : en tout cas elle sera d'un grand secours pour les Missionnaires et leurs néophytes, parce que le bon Dieu écoute toujours la prière des enfants. Que l'on fasse donc appel à toutes les mères de famille, pour qu'elles fassent prier chaque jour leurs enfants et leurs petits-enfants ; il s'agit en somme d'organiser une véritable croisade de prière en faveur des Missions salésiennes.



### M. Félix Harmel.

**L**E Fils aîné du Bon Père du Val-des-Bois est mort, il y a quelques jours à peine. Nous le comptions depuis longtemps au nombre des Coopérateurs salésiens, et cela n'était que justice, puisque le premier devoir des Coopérateurs salésiens, est de se consacrer et dévouer aux Œuvres de jeunesse. Que n'a pas fait dans ce but M. Félix Harmel, maire de Warméville ?

A tout ce que nous pourrions écrire sur ce digne chrétien, nous préférons ces lignes émues, que nous devons à une obligeante communication, écrites, au lendemain de la mort, par le Bon Père de cette magnifique famille du Val-des-Bois.

Elles sont un enseignement et un exemple vraiment éloquent :

Val-des-Bois, vendredi 16 juin 1899.

#### « MES CHERS ENFANTS,

» Vous attendez de moi quelques détails sur les derniers instants de mon bien-aimé fils Félix, je le fais volontiers.

» Il nous a quittés à 4 heures du matin, le 14 juin, au 17<sup>e</sup> anniversaire de son mariage. Dix-sept ans de paix, d'amour mutuel et d'intimité délicieuse que les années augmentaient sans cesse. Sept enfants, quatre garçons et trois filles, entouraient la table de famille. Aucun n'avait encore quitté le foyer qui était resté un doux nid d'amour. Quel effondrement dans un tel milieu où le cher respecté et aimé faisait le bonheur et la fierté de la petite tribu !

» Il était le meilleur et le plus tendre des fils, la splendeur de ma paternité, soit par les nobles ardeurs de son dévouement pour les causes qui me sont chères : Jésus-Christ, le Pape et le peuple, soit par le soin qu'il prenait de développer chez ses enfants l'amour de la famille, la piété filiale à mon égard et les nobles passions.

» Il ensoleillait le soir de ma vie d'une aurore pleine d'espérances et de tendresses exquis. C'était une atmosphère d'amour et d'admiration semblable à celle qui rayonnait autour de mon vénéré père.

» L'explosion de douleur qui s'est manifestée dans la population ouvrière a révélé la puissance de l'affection et de l'attachement qu'il avait su inspirer autour de lui.

» Sa maladie a été courte. Elle a commencé mercredi 7 juin. Il avait depuis quelques jours mal aux jambes, et le dimanche de la Fête-Dieu, il avait suivi la procession de la paroisse, qui a été très longue et très fatigante. On lui observait plus tard que cette imprudence avait dû déterminer sa maladie ou au moins la hâter. « Cela m'est égal, répondit-il, je tenais à accomplir mon devoir de maire en suivant le Saint-Sacrement ; ce serait à recommencer, quelles que soient les conséquences, je le referais. »

» Le médecin reconnut un rhumatisme articulaire qui a suivi le cours ordinaire. On faisait une neuvaine à Notre-Dame de l'Usine et à saint Antoine de Padoue, et le mardi 13 juin une amélioration pleine d'espoir était constatée. Ce même jour, vers 1 h. <sup>1</sup>/<sub>2</sub>, le rhumatisme s'est porté sur le cœur et a déterminé une syncope qui a duré une demi-heure. A 3 heures, le médecin de l'Usine, M. Brodier, nous a dit : « M. Félix m'a fait prendre l'engagement formel de l'avertir quand il sera en danger de mort. Or, le moment est venu d'accomplir ma promesse. »

» J'ai remercié le médecin et me suis chargé

de la mission, sachant bien que mon cher Félix était capable de recevoir cet avis en chrétien. En effet, aussitôt que je lui ai parlé, il a demandé à faire une seconde confession, afin, disait-il, d'être tout à fait en règle. Nous lui avons proposé ensuite de recevoir immédiatement la communion en viatique. Il m'a regardé un certain temps avec tendresse, puis il a dit :

« J'obéis, vous montez la garde auprès de moi. Vous êtes mon rempart. » Et, se tournant vers Marthe : « Et vous, ma petite femme bien-aimée, vous êtes mon ange gardien. Tout ce que vous désirez, je le fais très volontiers, mais il faut me préparer, car je suis incapable de le faire. »

» Alors doucement, je lui ai suggéré des sentiments de tendresse et d'amour pour le bien-aimé Jésus qui nous a comblés de tant de bienfaits ; des sentiments de contrition pour les fautes passées. Puis, je lui ai demandé d'offrir généreusement sa vie et d'en faire le sacrifice selon la volonté de Dieu. Il m'a dit alors : « J'ai toute ma vie voulu être un soldat de Jésus-Christ. Malgré mes lâchetés, ce désir a toujours persévéré dans mon cœur. J'ai voulu combattre pour Lui. Aujourd'hui, je proteste que je l'aime de toute mon âme. Que sa volonté soit faite. Je désire que mes enfants, eux aussi, soient de vaillants soldats de Jésus-Christ et du Saint-Père. »

» Vers 4 heures, le prêtre entrait avec l'adorable Eucharistie. Tous les enfants étaient réunis. Je leur ai traduit les pensées de leur père qui craignait de ne pouvoir le faire assez fermement.

» Après la communion, l'action de grâces. Il a renouvelé son amoureuse soumission au divin Maître. « Tu aimes beaucoup Jésus-Christ. — Oh ! si je l'aime, répondit-il en levant au ciel des yeux mouillés de larmes. »

» Il réunit les ouvriers présents autour de son lit : « Vasserot, je vous prends à témoin. Tout à l'heure j'étais inquiet, préoccupé, et depuis que j'ai reçu Jésus-Christ, je suis parfaitement tranquille et dans la joie. Mon sacrifice est fait, je ne crains plus rien. »

» Il a fait venir ses enfants pour les embrasser tour à tour avec une tendresse émouvante en leur disant à chacun un mot particulier. Au petit

dernier Léon, enfant de 20 mois : « C'est la bénédiction, c'est l'enfant de l'avenir. »

» Puis il ajouta : « Je suis entre les mains de notre Roi Jésus-Christ. Je ne regrette rien. Evidemment, je désire vivre, mais tout à sa volonté, cela m'est égal. »

» Toujours plein de sollicitude pour les ouvriers qui le soignaient, il craignait de les fatiguer : « Ah ! mes pauvres amis, comme je vous suis pénible. » Plusieurs fois, il les a remerciés avec effusion de leurs services.

» Le soir est arrivé, puis la nuit, apportant une aggravation à chaque heure. Notre aumônier, le R. P. Mammès avait voulu passer la nuit. Il lui a donné vers une heure du matin le sacrement de l'Extrême-Onction qu'il a reçu en pleine connaissance. Mais déjà sa parole devenait difficile. Le médecin, M. Brodier, a voulu le soigner jusqu'à la fin avec une grande sollicitude. A 3 heures du matin les enfants et la famille au complet entouraient la couche du malade. A 4 heures, il entrait dans l'éternité, muni des dernières indulgences plénières.

» On lui a fait revêtir le costume des Tertiaires de saint François que nous avions rapporté de Rome. Toute la journée et les deux jours suivants un concours de gens en larmes s'est succédé dans la chambre mortuaire.

» De nombreuses communions ont été faites à la chapelle pour le cher défunt. Les employés ont tenu à montrer l'exemple.

» Voilà le récit sommaire que je tenais à vous donner de suite. Nous sommes écrasés par la douleur ; mais notre chagrin n'est pas sans consolation ; nous sentons que notre famille se reconstitue au ciel, et, pour moi qui suis à la veille du jour décisif, je demande à Dieu de finir comme mon bien-aimé Félix, dans l'amour et dans la soumission.

» En priant pour votre frère, n'oubliez pas sa vaillante compagne et leurs chers enfants.

» C'est en pleurant que je finis cette lettre en vous embrassant tendrement. »

(Extrait de *La Croix* du 20 juin.)

Vient de paraître :

## L'Eglise naissante et saint Paul.

Méditations sur les Actes des Apôtres. — 1 vol. gr. in-8°. Prix : 3 fr 50. Franco 4 fr 15.

Avec permission de l'Autorité ecclésiastique. — Gérant JOSEPH GAMBINO.

1899 — Imprimerie salésienne.